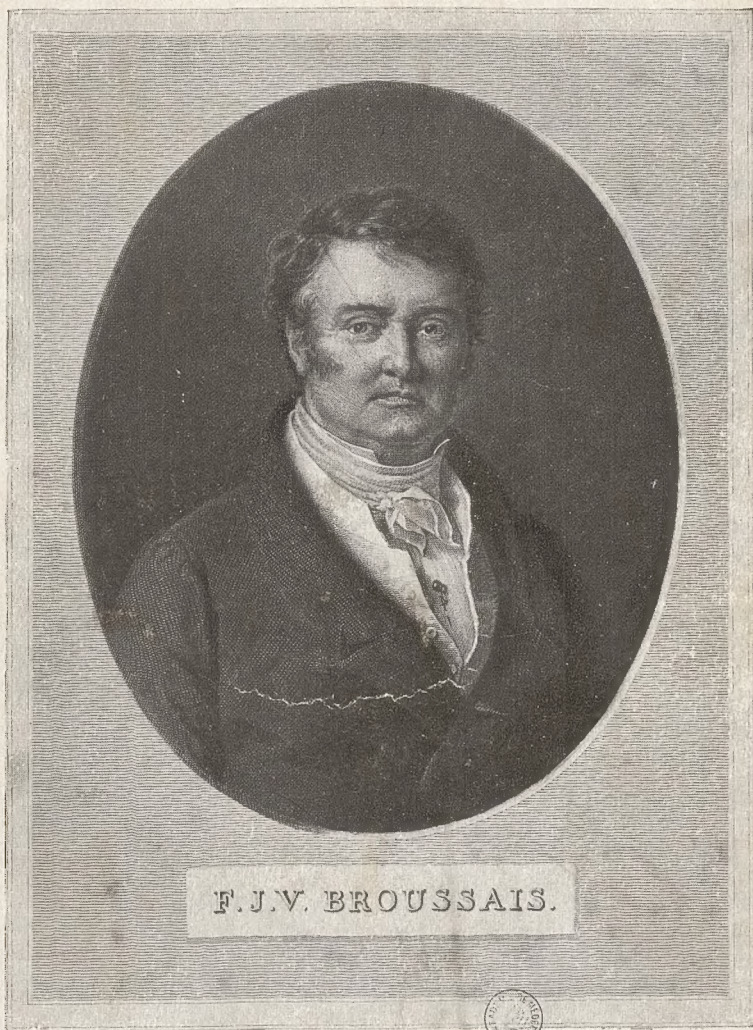


141 342

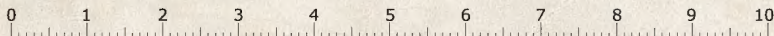
D^r BONNETTE

LES MÉDECINS DE NAPOLEON



BROUSSAIS

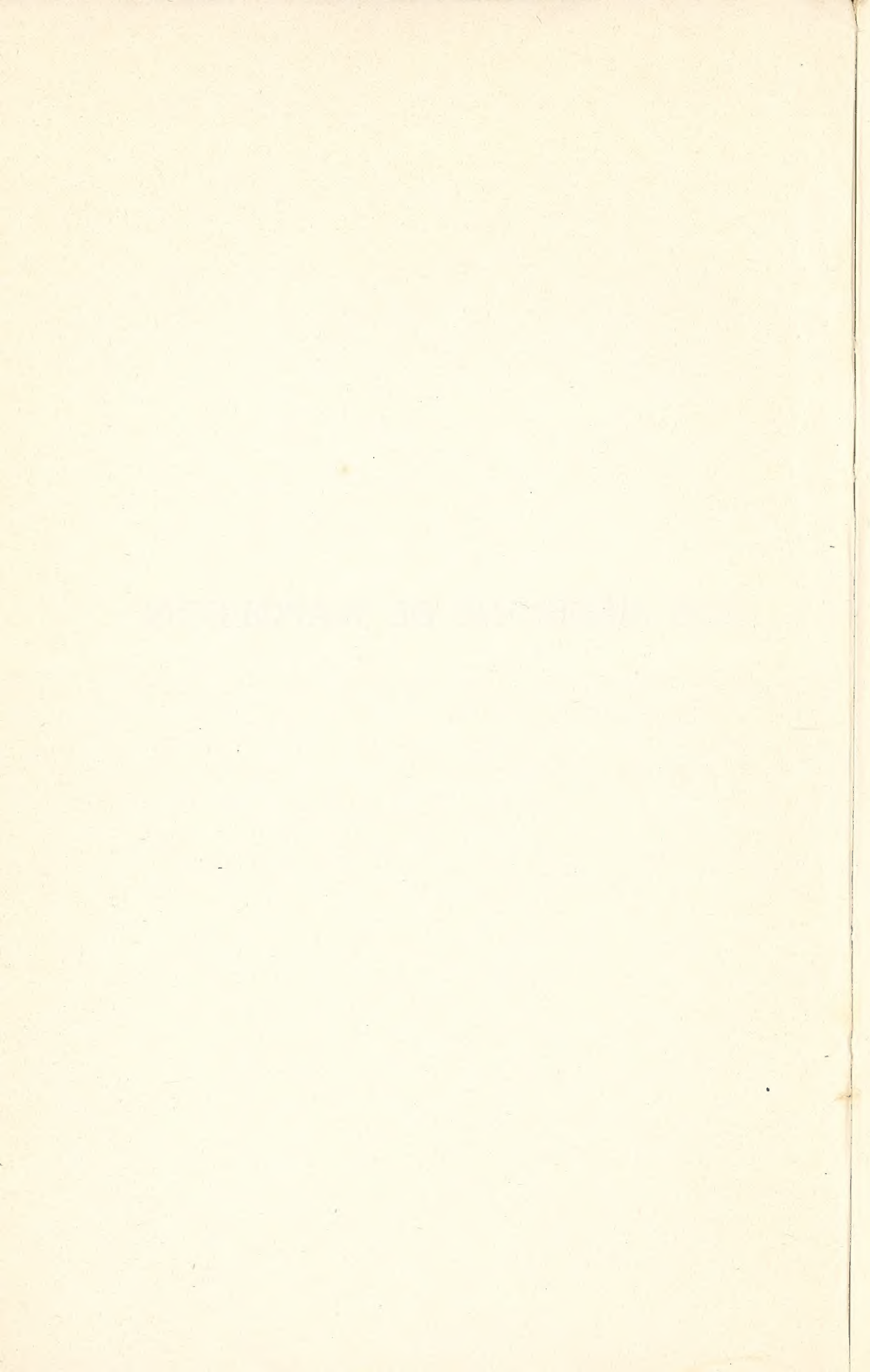
JOUE, PARIS



311251

CHINESE

LES MÉDECINS DE NAPOLEON



BROUSSAIS

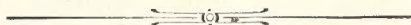
Docteur P. BONNETTE

Ancien médecin militaire
Officier de la Légion d'honneur
Lauréat de l'Institut de France

BROUSSAIS

Sa vie — Son œuvre
Son centenaire

1772-1838



IMPRIMERIE JOUVE

15, RUE RACINE, PARIS

1939



Fête Commémorative du 11 septembre 1938 à Saint-Malo.

*Homme libre, toujours tu chériras la Mer.
La Mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame.*

Charles BAUDELAIRE.

Broussaissien de la première heure, j'ai été convié par le Service de Santé militaire et le sénateur-maire de Saint-Malo, à l'occasion du centenaire de la mort de Broussais, à prononcer l'éloge « *du Mirabeau du Val-de-Grâce* », le 11 septembre 1938, devant un magnifique tableau du Maître placé sur l'estrade de la salle des conférences de l'Hôtel de Ville et en présence des hautes personnalités suivantes :

M. Guy La Chambre, ministre de l'Air, maire de Saint-Servan ;
M. Rucart, ministre de la Santé publique ;
M. Gasnier-Duparc, sénateur-maire de Saint-Malo ;
M. le Préfet d'Ille-et-Vilaine ;
M. le Dr Marquis, Directeur de l'Ecole de Médecine de Rennes ;
M. le Médecin Chef de l'Hôpital militaire Ambroise-Paré de Rennes ;
M. Broussais, ancien député, Président du Conseil général d'Alger, 83 ans, venu à Saint-Malo, pour saluer le berceau de sa famille.

Et d'une grande affluence de médecins bretons parmi lesquels nous avons salué, notre ami, le Dr Larcher, président des Médecins de Bretagne à Paris et le Dr Robert Cornilleau, le fin publiciste, qui fit, le lendemain, une charmante conférence sur l'œuvre de Broussais, devant les membres de la Société historique et archéologique de Saint-Malo.

Dr P. BONNETTE.

à cfe cfe. lca
Commissaires du Danquet Breton

Chers et honorables compatriotes,

Je regrette beaucoup que des affaires
importunes m'empêchent de participer au
plaisir de votre réunion, et je joins mes
vœux à tous ceux de mes compatriotes
pour tout ce qui peut faire le bonheur de
notre commune patrie.

Je vous prie d'agréer l'expression de
mon parfait dévouement.

M. Broussais

29 avril 1827.

(Collect. pers.)

Autographe de Broussais.

BROUSSAIS

Broussais ! Quelle figure curieuse et originale ! C'est celle d'un Breton têtue, autoritaire, dominateur, né pour commander et non pour obéir ; c'est celle d'un tribun qui aima l'agora, le Forum ; c'est celle d'un apôtre ayant reçu la mission de faire *table rase* de toutes les anciennes théories et d'apporter au monde la vraie science médicale ; c'est celle d'un romantique qui parlait, selon l'expression du médecin colonel Maljean, « *sur un ton prophétique, en interprète d'une volonté supérieure, en révélateur de vérités nouvelles* ».

I. — SON ENFANCE. SES ÉTUDES. SON ENGAGEMENT VOLONTAIRE.

Broussais naquit à Saint-Malo, le 17 décembre 1772, « dans la maison de sa grand-mère, sise dans la rue qui porte actuellement son nom, à l'angle du Marché aux légumes » (D^r Jeanne Huet), à cent mètres de la cathédrale (Souques).

Port Malo était à cette époque « un nid de farouches corsaires, qui vit naître d'autres révoltés comme Lamennais, des précurseurs du Romantisme comme Chateaubriand, et d'où s'élancèrent jadis des hommes aventureux tels que Jacques Cartier, Duguay-Trouin, La Bourdonnais, Robert Surcouf pour ne citer que les principaux » (D^r Larcher).

L'accouchement de M^{me} Broussais fut très pénible. Elle en fit part à son mari, qui venait de faire escale à Lisbonne, en lui annonçant la naissance d'un fils.

La France Médicale a publié, en 1907, cette lettre pleine de cœur, mais remplie de fautes d'orthographe qu'elle ignorait. Nous avons cru utile et curieux de la reproduire *in extenso* et dans son texte réel :

Saint-Malo, le 10 janvier 1773.

« Cher amy, naprenhende pleus et banie toute inquiétude, je suis acouchée le 17 décembre 1772 vers les 5 heures de laprèsmidy. Ma paine fut dure et laborieuse je my ô monde un bon petit garçon bien joli et

bien fort. Les acidants qui suivre ma paine danfant me conduire jusque à la porte de la mort. Dieu ne ma pas voulue, mon amy, ille a eue égard ô prierre qui ont étté faitte pour moy et qui ont été nombreuse... Je suis ô 25^e jours de ma couche et je seray en état d'allée à la maise, sy on voulait me le permestre... Le 17 décembre je metait mon enfant ô monde puisque je fus environ 8 jours entre la mort et la vie, 8 jours après on conversait à esperée... Une lettre est à Marseille, sy vous avez donée des ordres on a deue vous l'envoyer à *Lisbonne*... L'enfant fut tenue sure les fond de bathème par ma merre et Monsieur SORRIER un chirurgien venan de faire ses cours et qui ettait en pansion chez nous et, sans flatterie, à qui je dois ma vie, en partie. Ille fut nomée FRENDOIS, JOSEPH, VICTOR, ille n'a pas encore eue de mal depuis qu'il est ô monde, il vous saleue et embrasse et moy osy ; point de chagrin, je porte bien et votre fils aussi, soy réjouis, dieue a exausée tout vos vœux.

Votre tendre épouse, Broussais. »

Voici l'acte de baptême, qui est conservé dans les Archives de Saint-Malo :

« François, Joseph, Victor Broussais, fils de Jacques, François Broussais et de Renée, Françoise Desvergers son épouse, né le 17 décembre 1772, a été baptisé par moy subcuré soussigné, le 18 du dit mois. A été parrain François Saunier et marraine, Victoire L'Hotellier, D^{ne} Desvergers qui ont signé, le père absent ; suivent les signatures François Broussais, Victoire L'Hotellier, Marie Drien, Guillemaut subcuré.

Son père, chirurgien-major sur les vaisseaux marchands, était un modeste officier de santé, qui avait des idées voltairiennes très avancées. Il était imbu de l'Œuvre des Encyclopédistes, éprouvait « *le mal du siècle* », rêvait d'Egalité et plaignait le pauvre peuple, qui, seul, était écrasé sous le poids de lourds impôts.

Au retour de son long voyage, il se fixa avec sa femme et son enfant à *Pleurduit*, petite ville située sur la rive gauche de la Rance, non loin de Dinard, qui n'existait pas à cette époque.

M^{me} Desvergers suivit là sa fille pour éviter les ennuis suscités par son fils Sosthène, buveur invétéré, paresseux et brutal, qui voulait la ramener de force à Saint-Malo.

M^{me} Broussais était vive, enjouée, spirituelle. Mariée à 35 ans, elle eut, trois ans plus tard, un accouchement très pénible, mais heureusement cet enfant resta fils unique.

Quant au jeune François (surnommé Franchin), il fut élevé sur la grève, compagnon des flots et des vents. Il aimait beaucoup la maison de Pleurduit, où il était choyé par sa bonne-maman, par sa tante religieuse,

qui lui apprenait des cantiques parfois un peu grivois et par le recteur qui, après avoir servi sa messe, lui donnait quelques leçons de latin.

Aussi, au temps de sa vieillesse, ses yeux se mouillaient-ils de larmes, en pensant à son heureuse enfance, passée à Pleurtuit, qu'il appelait « *son paradis* » et en évoquant le souvenir de sa mère, de sa grand'mère et de sa tante, auxquelles il avait voué une adoration filiale.

Enfant, il accompagnait souvent, dans ses tournées, son père, qui espérait ainsi lui faire aimer la médecine et l'entraîner dans son sillage. Souvent le soir il l'envoyait porter des médicaments prescrits le matin (car il faisait la pharmacie), monté sur son cheval, qui ne se trompait pas de route. « Laisse-lui la bride sur le cou, il te conduira là où tu dois aller », lui recommandait son père.

A douze ans, il fut envoyé au collège des Cordeliers de Dinan, où il fit de bonnes études de latin. Batailleur, il n'hésitait pas à soutenir, avec l'Abbé Terrail, de vives discussions sur l'interprétation de certains textes latins.

Là, il fit la connaissance de René de Chateaubriand : Ils sympathisèrent peu, en raison de la différence de leur mentalité.

Dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, René écrit : « M. Broussais, mon compatriote, étudiait avec moi à Dinan. On menait les écoliers baigner tous les jeudis... Une fois je pensai me noyer ; une autre fois *M. Broussais fut mordu par d'ingrates sangsues, imprévoyantes de l'avenir.* »

Broussais resta au collège jusqu'à la Révolution. Et, comme il avait adopté les idées républicaines de son père, il les exposait en logicien, avec sa fougue habituelle et les fit acclamer par tous ses camarades : *Il devint ainsi l'âme vivante du collège.*

Mais, dès qu'il eut entendu le cri solennel « *de la Patrie en danger !* » et les refrains passionnés de la *Marseillaise*, il courut s'engager dans une Compagnie franche de volontaires, qui se formait à Dinan, pour aller combattre les Vendéens insurgés. Du reste, « il était d'une intrépidité à toute épreuve » (de Montègre).

Son cran, son intelligence et son instruction le firent rapidement nommer caporal et sergent. Mais, au bout de quelques mois, surmené par les marches et contre-marches, les alertes, les poursuites à travers le Bocage accidenté, il contracta, en ventôse 1794, une dysenterie grave avec un notable amaigrissement, qui le fit évacuer sur Saint-Malo pour se soigner.

Pendant sa convalescence, il annonça à son père ravi qu'il renonçait au métier des armes (1) et qu'il serait médecin, mais médecin de la ma-

(1) *La Gazette Médicale de Paris* (1866) raconte qu'un vieux médecin, Guérin, se trouvait, en 1792, à Dinan, médecin dans le 2^e Bataillon des Côtes du Nord, avec le fusilier Broussais, dont il avait distingué la vive intelligence : « Tu auras bien du mal, lui dit-il, dans le métier de soldat, sans assurance de parvenir aux grades supérieurs. Mets-toi donc à l'étude de la médecine, qui est une carrière plus douce et d'un avenir plus brillant. » Ce journal regarde cette conversation, comme l'origine de sa vocation médicale.

rine. Il commença alors ses études médicales à Port Malo (1), puis à Pontanezen et enfin à Brest, où il étudia l'anatomie, sous les auspices de deux hommes célèbres, les professeurs DURET et BILLARD, officiers de santé en chef de l'hôpital maritime de ce port. Il sortit premier de sa promotion avec le grade de médecin auxiliaire de 3^e classe de la Navigation nationale.

II. — SA VIE DE CORSAIRE. L'ASSASSINAT DE SES PARENTS.

« On ne peut, sans la Mer,
profiter de la Paix, ni soutenir la Guerre.

RICHELIEU.

C'est avec ce grade qu'il vécut la vie périlleuse « des coureurs de mer », qu'il s'embarqua, le 11 nivôse, sur la frégate « *la Renommée* » en rade de Brest, où, à l'aube, pendant qu'on hissait les trois couleurs au grand mât, il aimait à venir saluer le symbole de la Patrie, puis sur « *l'Hirondelle* », « *le Bougainville* » monté par 71 hommes et plus tard sur *l'Emile*, avec le fameux corsaire Robert Surcouf, qui, après un abordage à la hache, ramena à Port Malo un grand bateau-pilote « *le Triton* », au milieu des acclamations frénétiques des Malouins et enfin sur le « *Vendémiaire* » avec le capitaine Lecoultre, arrière-neveu de Duguay-Trouin, qui captura un schooner anglais fortement chargé, source d'une belle part de prise (7.450 livres).

« Son âme bien armoricaine se retrouve dans ces coureurs de mer, dont il a la tenacité opiniâtre, l'entêtement inébranlable, le courage téméraire et l'esprit combatif. De sa race il a le caractère loyal, sincère et bien trempé, la puissance et l'énergie de la pensée et pourtant ce fougueux Breton est issu d'une calme famille médicale » (Larcher).

Un jour Broussais apprit à Brest l'horrible nouvelle de l'assassinat de ses parents par des ennemis politiques. Cet acte de sauvagerie le remplit de douleur et d'indignation. Accouru à Pleurtuit, il s'effondra à la vue des deux cercueils placés côte à côte, qui allaient emporter, dans l'éternelle nuit, ces deux êtres qu'il avait tant aimés (V. *in fine* l'acte de décès fourni par M. Souques, secrétaire de la Société historique et archéologique de Saint-Malo).

Enfin, un grave panaris de l'index droit, qui fut très long à guérir, mit fin à cette vie de corsaire, vie rude menée parmi ces hommes de fer.

(1) « A l'Hôtel-Dieu de Saint-Malo, écrit Broussais, j'ai été employé en l'an premier de l'ère républicaine, époque où la fièvre d'hôpital régnait avec fureur sur les bâtiments stationnés le long des côtes de la Bretagne et où le scorbut avait pris un tel empire que les malades les plus vigoureux, pour un simple furoncle, se voyaient en quelques jours porteurs d'un vaste ulcère à chairs livides, boursoufflées et toujours couvertes d'une couche de sang noir, que j'enlevais inutilement à chaque pansement. » (Broussais, T. II, p. 138).

Chère amie la seule qui me
 reste au monde mon tendre
 père, ma respectable mère,
 j'apprends dans l'instant
 leur massacre des monstres
 les monans je suis suffoqué

Roussais
 directeur du philodophe

Roussais
 grand maître de
 l'univers

Roussais
 Caprice

Roussais
 Caprice

Roussais
 Journer

Roussais
 Journer

(Cliché Biog. médic. Ciba)

Lettre à sa femme. Signatures.

III. — SES ÉTUDES MÉDICALES A PARIS.

En 1795, Broussais épousa une Servantine, Marie-Jeanne Froussart (1), fille aînée d'un officier navigant pour lequel il réclama les pièces justificatives de ses services. Il trouva dans sa belle-famille et surtout dans Casimir Froussart, apothicaire à Saint-Servan, un grand soulagement à ses misères et à ses besoins pécuniaires.

En vrai Malouin, il se raidit contre le Destin et partit seul à Paris, en 1798, pour terminer ses études médicales. Il loua une chambre dans le modeste Hôtel de la Providence, 87, rue de Cluny, tenu par un brave homme, M. Delaunay, parent du libraire-éditeur, qui consentit à le loger, le nourrir et à n'être payé que lorsqu'il serait installé à Paris, comme docteur.

A la Faculté de Médecine, il suivit les cours du célèbre CORVISART, futur médecin de l'Empereur, qui lui apprit les maladies du cœur, de BICHAT son idole, mort si jeune en 1802, dont les livres étaient universellement connus et dont il aimait à répéter le fameux axiome : « *La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort* », de CHAUSSIER qui lui apprit la physiologie et devint plus tard « *le patriarche de la Médecine physiologique* », de HALLÉ l'hygiène préservatrice de la santé, de Sabatier la médecine opératoire et de Pinel la pathologie interne. Il admirait ce dernier, parce qu'il avait délivré de leurs chaînes les aliénés de Bicêtre et de la Salpêtrière, dont il était le médecin-chef.

Enfin, il fréquenta le Dr Cabanis, dont les *Rapports du Physique et du Moral*, parus en 1802, eurent, sur lui, une si grande influence.

En résumé, écrit de Montègre, « on peut considérer PINEL, CABANIS, surtout CHAUSSIER et BICHAT comme les vrais Maîtres de Broussais ».

IV. — SA THÈSE DE DOCTORAT.

Après quatre ans d'études, Broussais, âgé de 31 ans, soutint, le 26 novembre 1803, sa thèse de doctorat intitulée : *Recherches sur la fièvre hectique, considérée comme dépendante d'une lésion d'action de différents systèmes, sans vice organique.*

(1) Le nom de Froussart s'écrit avec un F et non un T majuscule et un t au lieu d'un d à la fin, comme le montre l'autographe ci-joint (autographe Coll. person.)

Le 12 Xbre 1816

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser la note ci-jointe des services de M. Froussart, mon beau-père, vous suppliant de vouloir bien me délivrer les pièces justificatives de ses services et de me les adresser le plus tôt possible. Je suis...

BROUSSAIS,

Professeur en Médecine

à l'Hôpital Militaire d'Instruction du Val-de-Grâce.

Cette thèse importante de 131 pages est dédiée à Ph. Pinel, professeur de l'Ecole de Médecine de Paris, médecin en chef de la Salpêtrière et membre de plusieurs sociétés savantes.

Broussais y passe en revue les fièvres hectiques, dues à tous les modificateurs externes et internes.

Là, il affirme que le Kina guérit la fausse phtisie et exaspère la véritable. Les caractères de la phtisie héréditaire sont : « Origine de parens phtisiques, corps grêle, épaules étroites, avec les omoplates sortant en dehors, poitrine étroite et aplatie, taille souvent élevée, teint coloré et surtout rougeur circonscrite des pommettes, peau fine et transparente, ou bien pâle et cendrée, vivacité des passions, toux sèche habituelle, qui devient forte et humide, quand les malades sont attaqués de catarrhe. S'il survient des hémoptysies, si peu à peu la fièvre hectique s'allume, personne ne doute que le malade est affecté d'une véritable phtisie. » Dans cette thèse, « il poussa à sa limite extrême la chimère de l'essentialité des fièvres » (M. Lévy).

Reçu docteur en médecine, Broussais s'installa rue du Bouloi, mais la clientèle ne vint pas. Il fit quelques centaines de francs pendant les deux premières années d'exercice.

Connaissant Desgenettes de réputation, il se rendit un jour à son bureau et lui demanda la permission, en sa qualité d'ancien médecin de la marine, de suivre sa visite du matin au Val-de-Grâce.

Desgenettes accepta volontiers et constata avec plaisir la belle intelligence de ce collègue, la sûreté de son diagnostic et la façon magistrale dont il exposait les faits cliniques.

Le médecin-chef le prit en affection et, devant ses embarras financiers, l'engagea à servir dans l'armée, lui promettant son appui et le concours du Premier Consul. « Broussais aurait peut-être végété toute sa vie dans la pratique obscure de son art, sans l'heureuse intervention de Desgenettes » (Maljean).

V. — SA VIE DE MÉDECIN MILITAIRE.

Broussais accepta avec empressement cette proposition, reçut un brevet d'aide-major et fut envoyé « *sans délais* » au camp d'Utrecht, puis à l'armée d'Angleterre concentrée sur les côtes de la Manche, pour sauter dans l'île et étrangler l'orgueilleuse Albion, « *despote de l'Océan* ».

Tout était prêt, lorsqu'on apprit le désastre de Trafalgar subi par l'Amiral Villeneuve dont l'escadre devait protéger, dans la Manche, le transbordement des hommes, des canons et des munitions.

Nelson, ce jour-là, sauva l'Angleterre : Aussi son bateau-amiral est-il précieusement conservé en cale sèche à Portsmouth ? On y lit encore avec

respect son ordre fameux : « Inghland expects that every man will do his duty ! » (L'Angleterre compte que chaque homme fera son devoir.)

Avec la rapidité de l'éclair, Napoléon changea son plan d'attaque, dirigea, à marches forcées, sans laisser un trainard, la Grande Armée, avec ses trains de combat, vers l'Allemagne et l'Autriche et remporta les belles victoires d'Ulm, de Presbourg et d'Austerlitz, gagnée le 2 décembre 1805, jour anniversaire de son couronnement.

Le médecin inspecteur Coste, l'ancien médecin-chef du corps expéditionnaire de Rochambeau pendant la Guerre de l'Indépendance américaine, demanda à suivre la Grande Armée : Aussi Desgenettes, qui venait d'être nommé médecin inspecteur, revint à Paris.

Broussais, après avoir pratiqué, pendant un an, en Belgique, fut envoyé, en germinal an 13 (1805), de Bruges à Nimègue, pays sain et peu marécageux, à l'Est de la Hollande.

Pendant la bataille d'Austerlitz, il passa sous les ordres de Dominique Larrey, qui admira son dévouement et sa prophylaxie du typhus, qui avait éclaté parmi les 20.000 prisonniers russes, faits au cours de cette mémorable bataille.

Sa belle conduite fut signalée à Sa Majesté, qui le nomma médecin ordinaire (à 4 galons) et médecin chef de la division du Général Foy, qui partait en Dalmatie.

Après cette courte campagne, Broussais fut nommé médecin-chef des hôpitaux d'Udine, dans le Frioul, en Italie. Là, il prit de nombreuses observations, résuma toutes celles qu'il avait prises dans les hôpitaux de Bruges, d'Utrecht, de Nimègue, de Brück en Styrie, de Laybach en Carniole et, dans le silence des nuits, il composa son « *Histoire des Phlegmasies chroniques* ». « Chaque camp, écrit Guardia, était pour lui un observatoire. » Et Larrey d'ajouter : « Aux armées, au milieu du fracas de la guerre, dans les hôpitaux et dans les pays étrangers, Broussais ne cessa jamais de travailler, d'observer, d'écrire et de professer. »

Dans les hôpitaux de Laybach et d'Udine, Broussais nous dit : « J'ouvrais les cadavres des soldats morts dans les services de mes deux collègues MM. CORAFA et GUINET, qui partageaient avec moi le service des deux hôpitaux. Grâce à leurs complaisances, j'ai eu plusieurs observations intéressantes. »

« Je dois aussi complimenter les chirurgiens-majors TRASTOUR et BERNARD, qui m'ont toujours fourni d'excellents renseignements et surtout le chirurgien-major TREILLE, qui est un de mes plus anciens élèves et l'un de mes meilleurs amis. Il fut témoin de la majeure partie des faits consignés dans ce travail. Plus tard, il devint chirurgien-major du 1^{er} Régiment des Cuirassiers de la Garde Royale. » A la chute de l'Empire, Treille continua à voir et à suivre les cours de son Maître, car il s'était installé à Paris.

Les deux grands avantages qu'il retira de sa vie aux armées sont : 1^o de voir une variété considérable de climats et de constitutions atmosphériques ; 2^o d'observer des populations et des régimes non moins différents » (de Montègre).

Surmené, Broussais contracta à Udine une *fièvre d'hôpital*, qui mit sa vie en danger : aussi le général Foy l'enjoignit d'aller se reposer en France.

Arrivé à Paris, au début de l'année 1808, il termina son manuscrit, « malgré le mauvais état de sa santé », le présenta à l'Editeur Gabon, qui lui acheta pour la modique somme de 800 francs. Il ne fut jamais aussi heureux qu'en rentrant, un soir, chez lui, rue du Bouloi, avec son *Traité* imprimé, sous le bras.

Cet ouvrage fit un certain bruit, dans le monde médical, mais les préoccupations étaient alors tournées vers les champs de bataille. Seuls, Pinel et Chaussier en devinèrent toute l'importance.

Cet ouvrage fut admis aux honneurs des prix décennaux de l'Institut.

En sa qualité de médecin militaire, voici ce qu'il nous dit à propos de la phtisie des jeunes soldats, atteints « *du Mal du pays* » : « C'est aux armées que se rencontrent les causes de phtisie les plus multipliées. La conscription enlève à la Société des jeunes gens de tous les tempéraments, de tous les états, de toutes les conditions ; elle les prend dans l'âge le plus favorable au développement de cette maladie. Sont-ils placés sur la ligne de feu, ils sont soumis à toutes les causes perturbatrices : impression du froid, mauvaise nourriture, excès de toutes espèces, travaux forcés, efforts violents, marches pénibles avec un lourd fardeau sur le dos... Qu'un hôpital militaire vienne à s'ouvrir, aussitôt les phtisiques affluent... Depuis trois ans que j'observe sur cet immense théâtre, j'ai ouvert tous les hommes que la phtisie a immolés sous mes yeux ; je n'en ai trouvé qu'un qui portât un ulcère au poumon sans tubercules ; il était dû à un corps étranger. *Des tubercules, toujours des tubercules...* ! voilà le trait de ressemblance le plus général et le plus uniforme » (Broussais, t. II, p. 8).

Cet ouvrage a été conçu et fait aux armées « où l'on trouve toutes les conditions atmosphériques et médicales et toutes les misères humaines génératrices de maladies comme le scorbut » (1). « *Le mérite de ce livre*, écrit Michel Lévy, *a été de continuer Morgagni et de fortifier la tendance des esprits aux recherches anatomo-pathologiques.* » Par ses nombreuses né-

(1) « En mars 1807, le temps étant pluvieux et obscur à Udine, de nombreux scorbutiques entrèrent dans mes salles. Privé de végétaux frais, attendu que les environs d'Udine sont arides et n'ayant pas assez d'infirmiers pour aller en recueillir dans les montagnes, je donnai des préparations pharmaceutiques variées, mais sans résultat. Dans les premiers jours de mai, on prépara des sucres antiscorbutiques. On ne se servit que de cresson et de la chicorée sauvage, car l'oseille est peu cultivée dans ce pays. En deux jours j'obtins une amélioration marquée : en huit jours tous les scorbutiques légers avaient disparu et sur la fin du mois, il ne restait plus qu'un scorbutique. » (T. II, p. 306, Broussais).

cropsies, faites avec le plus grand soin, Broussais jeta les bases de l'anatomie pathologique (1) dont il fut un des fondateurs. « C'est là un de ses meilleurs titres de gloire » (Grasset).

En outre, il rendit un grand service à ses confrères en leur disant : « Si vous voulez faire avancer la science médicale, interrogez les cadavres, voyez quel est, après la mort, l'état des organes et vous saurez ainsi ce qu'il faut faire pendant la vie » (Huet). « Il n'y a que deux bonnes choses en médecine, disait-il, *« constater les faits et raisonner juste sur eux »*.

VI. — SON SERVICE EN ESPAGNE.

En septembre 1808, Desgenettes fit nommer son protégé *médecin principal* et le fit diriger sur le 2^e Corps d'Armée en Andalousie : Il partit, le 7 octobre 1808, traversa la France et une partie de la Péninsule seul et à pied. Il resta 6 ans en Espagne, exposé aux misères, aux souffrances de cette désastreuse campagne.

En cela, il avait obéi aux deux règles de conduite qu'il s'était toujours imposées : 1^o ne rien demander ; 2^o ne jamais refuser le service pour lequel il était désigné.

A Xérès, il fut nommé médecin-chef de l'hôpital militaire. Malgré ses nombreuses occupations, les historiens racontent qu'il fut un peu tourmenté par le Démon du Midi et les Andalouses « aux seins brunis » (2).

Durant son long séjour dans la Péninsule, il devint le familier du Maréchal Soult, avec lequel il avait plus d'une analogie de caractère et y retrouva le général Foy, qui l'appréciait beaucoup et qu'il retrouva plus tard à Paris, quand l'éloquence de son chef le fit se lancer dans la politique.

A l'Hôpital de Xérès, il eut, sous ses ordres, un jeune pharmacien, Fée, de Strasbourg, qui, dans ses *Souvenirs de la Guerre d'Espagne*, nous parle souvent de son Maître : « Quoi qu'il eut, écrit-il, la réputation d'un homme de mérite, personne ne soupçonnait qu'il serait un jour une de nos gloires nationales... Il aimait à converser et sur quelque sujet qu'on le mit, il s'efforçait toujours de faire triompher son opinion. Jamais il ne voulait avoir tort... Il domptait les résistances et ce jeu lui plaisait. »

(1) « Je me plais à rendre hommage aux travaux anatomiques de MM. Bayle et Laënnec, qui ont décrit avec beaucoup de vérité les différentes formes de la dégénérescence tuberculeuse dans les différents tissus du corps humain... J'ai eu l'avantage de pouvoir rapprocher leurs descriptions de ce que j'avais à chaque instant sous les yeux. » (T. II p. 242).

(2) Ayant oublié d'envoyer des subsides aux siens, Mme Broussais demanda un secours au Ministre de la Guerre, qui donna l'ordre à son mari d'envoyer de l'argent à sa famille. Le Professeur Babonneix nous donne le libellé de cette « invitation obligatoire » :

« On engage vivement M. Broussais à ne pas différer davantage d'envoyer de l'argent à sa femme. Pour lui faciliter les moyens de faire parvenir ces sommes, il n'aura qu'à déposer le montant chez le payeur de l'armée, qui lui remettra en échange deux traites payables à vue sur le trésor impérial à Paris (15 février 1813). Arch. Minist. Guerre.

Au lit des malades, son pronostic était presque toujours infaillible, alors sa figure s'épanouissait de joie.

Voici le portrait que Fée nous en a tracé :

« Broussais était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne. *Sa tête avait une beauté peu commune.* Quand il s'animait, ses yeux lançaient des éclairs et sa physionomie calme pouvait, à certains moments, devenir imposante et presque terrible. Sa bouche s'ouvrait dédaigneuse pour ses adversaires, mais charmante pour ses amis. Cette mobilité d'expression se retrouvait dans le son de sa voix, éclatante comme la tempête, s'il cédait à l'emportement, puis douce et caressante, s'il fallait persuader. »

Enfin il autopsiait tous les malades qu'il perdait : Il faisait ces nécropsies avec exactitude et empressement, « car il cherchait à lire dans ces débris humains la confirmation de son diagnostic et sa figure prenait une expression indéfinissable, simulant la cruauté, mais qui n'était autre que le génie de l'observation éclairant une belle physionomie ».

En 1808, le général Dupont signa la honteuse capitulation de Baylen.

Conduits sur les pontons de Cadix, les 10.600 prisonniers furent bientôt dévorés par le typhus. Pour protéger la ville voisine, les Espagnols les envoyèrent mourir à petit feu, d'inanition, dans l'île déserte de Cabrera au sud des Iles Baléares.

Avec véhémence, Broussais reprocha aux autorités espagnoles, leur manque de parole et leur inhumanité, car elles avaient promis leur rapatriement en France.

Durant son long séjour, il parcourut la Péninsule dans tous les sens, maudissant cette guerre de *guérilla* (appelé le chancre d'Espagne par l'Empereur), qui s'attaquait aux isolés, aux formations sanitaires périphériques des villes, aux convois de blessés insuffisamment protégés.

Avec quelles sombres couleurs, il nous peint aussi, dans sa correspondance, le siège de Saragosse, où, après avoir pris les remparts, il fallut s'emparer de chaque maison, de chaque étage : « *Les femmes et les moines faisaient le coup de feu à côté des soldats.* »

Là, il envoya à la Société d'Emulation de Paris un Mémoire, sur la *Circulation capillaire*, tendant à mieux connaître les fonctions du foie, de la rate et des glandes lymphatiques. « Suivant Broussais, écrit de Montègre, les capillaires dans leur ensemble, forment un système qui a une force à lui, une action qui lui est propre, qui ne relève pas de l'action générale du cœur, bien que tantôt elle l'aide, et tantôt elle la complète. »

Un second mémoire sur les particularités de la *Circulation* après la naissance compléta le premier.

Dans son service de l'hôpital, Broussais était très sévère pour le régime. A ce propos, Fée nous raconte comment le général Monfardet, gros mangeur, échappa à l'inanition par la faim, en mangeant un soir la pâtée du

chat, puis en se faisant apporter tous les jours, une côtelette de mouton, par sa garde-malade, soudoyée et tentée par ses largesses.

Après la retraite de Russie, où fut engloutie une armée de 400.000 hommes, Napoléon, vaincu à Leipsick et menacé par l'Europe coalisée, fut forcé, pour couvrir Paris et défendre la France, de rappeler d'Espagne ses plus belles unités, d'évacuer Madrid, de repasser les Pyrénées et de reculer jusqu'à Toulouse, où se livra la dernière bataille contre les Anglais.

VII. — SON PROFESSORAT AU VAL-DE-GRACE.

Après les Cent jours, quand le Titan fut vaincu à Waterloo, Broussais, qui dirigeait depuis quelques mois les hôpitaux militaires de la 11^e Division à Pau, « avec feu MARTEL, jeune médecin plein de zèle et d'amour pour la vérité », fut rappelé à Paris.

Son protecteur, Desgenettes, le réclama comme second professeur au Val-de-Grâce, qui était devenu *Hôpital militaire d'Instruction*, par arrêté du Comité du Salut public, en date du 1^{er} Messidor, an III (19 juin 1795). Il ne pouvait faire un meilleur choix. « Nous avons entendu plus d'une fois, écrit Gouraud, en 1840, le médecin de l'Armée d'Egypte se glorifier d'avoir pressenti le génie de Broussais et d'avoir ouvert la carrière au médecin du Val-de-Grâce. »

Dès son arrivée, il se montra l'apôtre de la vaccination jennérienne, qui était si utile et sans danger. Volontiers, il répétait : « *La vaccination est le seul préservatif de la variole.* » Cette maladie contagieuse était alors une des principales causes de la fonte des effectifs.

Chargé d'instruire les stagiaires du Val-de-Grâce, Broussais commença à faire, au lit des malades, ces remarquables cliniques, où il apprit à ces futurs médecins à écouter « *le cri des organes souffrants* ». Avec quel soin, avec quelle méthode, il posait le diagnostic différentiel et discutait (avant le règne de la gastro-entérite) le traitement à appliquer suivant la robustesse, le tempérament et l'intensité de la maladie.

Enfin, le soir, à l'amphithéâtre, avec quel enthousiasme ils écoutaient cette voie puissante, marquant les points essentiels de la future réforme médicale, qui était prête à jaillir de son cerveau.

Son enseignement eut un tel retentissement que de nombreux élèves civils vinrent se joindre à leurs camarades militaires. L'amphithéâtre du Val-de-Grâce devint rapidement trop petit : Aussi le Maître se décida à faire ses cours dans la grande salle de la rue du Foin, puis dans une plus vaste de la rue des Grès (aujourd'hui rue Cujas). Les places étaient prises d'assaut : Il fallut mettre aux portes un service d'ordre, pour éviter les pugilats, tant cette ardente jeunesse accourait de toutes parts pour acclamer le Maître, pour écouter cette voix persuasive qui, pendant plus

de 20 ans, provoqua les plus beaux enthousiasmes et assura le triomphe de la Doctrine Physiologique.

En 1816, Broussais publia un pamphlet incendiaire : « *L'Examen de la doctrine médicale généralement adoptée.* » Ce livre, écrit Maljean, produisit dans les milieux médicaux, l'effet d'un coup de canon, annonciateur de la bataille. » Le César de la médecine française franchit, à cette date, le Rubicon.

Ce hardi réformateur rêvait de jeter à bas toutes les théories anciennes, de faire table rase de l'œuvre patiente des siècles et d'instaurer une médecine nouvelle, dite physiologique. Comme devise, il prit cette maxime de Bichat : « *Qu'est l'observation, si l'on ignore où siège le mal ?* »

« Cet ouvrage est un pamphlet d'une force, d'une éloquence, d'une verve incomparables : Il eut un prodigieux retentissement » (Guardia).

« Avant d'édifier, il fallait démolir, il fallait démontrer l'inanité des principes qui dominaient les praticiens et viciaient l'enseignement officiel ; il fallait ruiner l'échafaudage scholastique sur lequel s'étaient hissés les gens qui étaient en situation de dicter des oracles à la jeunesse médicale. Broussais entreprit ce double office, avec l'énergie d'une conviction laborieusement acquise, avec la verve d'une organisation puissante. Sa logique impitoyable battait en brèche le vieil édifice ; en vain ceux qui s'y étaient retranchés lançaient contre lui les traits émoussés de leur dédain (*imbelle sine ictu*)... D'ailleurs lui aussi maniait le sarcasme et l'ironie avec vigueur : Sa parole resserra la foule des élèves ; leur enthousiasme répondit à celui du Maître » (Michel Lévy).

Broussais enseigna que toutes les fonctions de la vie résultaient de la *stimulation* qu'il appelait l'*irritation*. Quand l'irritation était modérée, c'était la *santé*, quand elle était trop faible, c'était la *débilité*, l'*asthénie* quand elle était trop forte, c'était la *maladie*, l'*hyperémie*, l'*inflammation*, qui se transmettait par les nerfs ou par sympathie aux autres organes.

« Sa doctrine était l'hymne de sa foi, le cri de sa conscience, la vérité débordait en lui comme un devoir, comme une mission qu'il devait et saurait remplir » (Reveillé-Parise).

Le succès de cet ouvrage fut immense et porta le nom de son auteur aux quatre coins de la terre.

« Cette doctrine, comme tout ce qui est brillant, nouveau, retentissant, fit, en peu de temps, de rapides progrès. Répandue par la parole du maître, par ses livres, par la presse, par la controverse, par les élèves, par les nouveaux docteurs, elle grandit, elle gagna les esprits, elle enflamma les jeunes imaginations et ébranla les vieilles convictions. Il y eut de l'enthousiasme, de l'engouement, une fièvre chaude d'admiration » (RÉVEILLÉ-PARISE).

Et BÉGIN ajouta : « La critique ou plutôt la satire fut impuissante pour entraver la marche de l'Ecole naissante. L'ignorance, la prévention, l'intérêt personnel s'unirent vainement pour la combattre. Toutes les armes furent employées et le furent sans succès, par les adversaires du réformateur. Sa doctrine triompha. Presque tous les praticiens dignes de ce nom, en acceptant ses préceptes, lui rendirent publiquement hommage. » Ils étaient séduits par la simplicité de sa théorie et surtout de sa thérapeutique.

« Broussais, écrit le professeur agrégé Gouraud, en 1840, avait beaucoup voyagé, beaucoup ouvert de cadavres dans les amphithéâtres, beaucoup vu de malades dans les hôpitaux et dans des pays fort différents : son éloquence s'animait à propos de tous ces souvenirs qu'il savait rendre vivants et ces observations comparées répandaient toujours beaucoup d'intérêt sur les questions qu'il agissait. *Il se faisait honneur de son titre de médecin militaire* et disait souvent que les médecins d'armée, par leur position errante, possédaient une expérience très variée et très étendue. »

« On chercherait peut-être vainement dans l'Histoire un autre exemple d'une popularité médicale aussi grande, aussi magnifique... Grâce à ces trois hommes, BROUSSAIS, LAËNNEC, DUPUYTREN, la France, sous le rapport médical du moins, ne cessa point d'être la reine du monde » (Bouillaud, 1841).

En 1816, parut la première édition de l'*Examen des Doctrines médicales et des systèmes de nosologie*. Dans la Préface, Broussais écrit que : « Tous les hommes qui ont voulu éclairer leurs concitoyens ont été cruellement persécutés : HARVEY passa pour fou quand il annonça la découverte de la circulation ; l'inoculation fut solennellement prohibée et la vaccine, malgré tous ses bienfaits, trouve encore aujourd'hui de violents antagonistes. En préconisant *la médecine physiologique*, je ne me flatte pas d'échapper au sort commun. Peut-être verrais-je au nombre de mes persécuteurs des hommes que j'estime. J'y serai très sensible ; *mais je sacrifie tout au désir d'être utile*... « La physiologie, malgré l'immense éclat qu'elle avait jeté dans les mains de Bichat, malgré les travaux de Haller, n'était point appliquée à la médecine... Pinel peut être considéré comme l'apogée de l'ancienne médecine et l'essentialité des fièvres comme son testament (de Montègre).

En 1821, parut la deuxième édition de « l'*Examen* », dans laquelle la médecine physiologique se montre dans tout son éclat. Après avoir critiqué les doctrines anciennes d'Hippocrate, de Galien, de Boërhavé, de Stahl, de Bordeu, de Barthéz, il arrive aux doctrines contemporaines, à celles de Pinel, de Bayle, de Laënnec et autres.

Pour connaître la nature d'une maladie, il faut savoir disait-il : 1^o quels sont les organes qui souffrent ; 2^o comment ils sont devenus souffrants ; 3^o ce qu'il faut faire pour qu'ils cessent de souffrir.



(Cliché Biogr. médic. Ciba)

Le Professeur Broussais du Val-de-Grâce.

Après mûre réflexion, Broussais accusa l'estomac d'être le « *primum movens* » de toutes nos maladies. « Il reçoit, écrit-il, les actions morbides que produisent les *puissances malfaisantes appliquées* à la surface ou à des parties éloignées et il devient l'*introduceur* de ces actions dans les organes vitaux et le *répartiteur* de ces irritations sur les parties plus ou moins éloignées de ce viscère. » Dès ce jour, la *gastro-entérite* fut la *clef de voûte de la médecine physiologique* et toute son éloquence fut mise à son service, à sa défense.

C'est pour assurer le triomphe de sa nouvelle conception, « *de sa gastro-entérite* », qu'il attaqua si violemment son maître Pinel sur l'*essentialité des fièvres*, Bayle et Laënnec sur l'*innéité et la spontanéité des tubercules*, que l'irritation de l'estomac fait si bien éclore d'après Broussais.

Laënnec fut surtout « sa bête noire », son rival en gloire. Au milieu de sa réfutation si serrée, si mordante, Broussais revint souvent sur les brillantes qualités de l'inventeur du *cylindre* et sur les belles pages de son *Auscultation médiate*, malheureusement trop souvent entachée d'erreurs regrettables d'après sa doctrine.

« Je dois, écrit-il, rendre justice à la perspicacité avec laquelle M. Laënnec sait découvrir et suivre la désorganisation du poumon *par le moyen du cylindre*. Je m'en sers tous les jours avec le plus grand avantage. Sans cet ingénieux instrument, on ne saurait obtenir que des données approximatives sur l'existence des foyers de suppuration et sur les différents degrés de la perméabilité à l'air du parenchyme pneumatique. »

« On lui doit aussi d'excellentes dissertations sur la nature des crachats, sur celle des cavernes du poumon ; en un mot, il excelle dans l'exploration de la poitrine pendant toute la durée des phlegmasies pulmonaires. Je me réjouis sincèrement que ces progrès dans la science du diagnostic des altérations pulmonaires soient l'ouvrage d'un médecin français. Il doit lui en revenir beaucoup d'estime de la part de tous nos confrères » (*Examen*, t. II, p. 710).

Plus loin (p. 714) Broussais écrit : « Lorsque je blâme ce qui me paraît erroné dans ses écrits, j'ai bien *soin d'applaudir à ce qui me semble digne d'éloges*. Puisqu'il me trouve exclusif, qu'il prenne la plume et qu'il discute franchement celles de mes opinions qui lui paraissent telles (1). Je le défie, je l'attends et je lui répondrai, si la science a quelque chose à gagner à ma réplique. »

(1) Laënnec essaya de prouver, sur la foi des registres du Val-de-Grâce que, pendant cinq ans, Broussais perdit plus de malades que dans les autres services du même hôpital. Or, Desgenettes avait donné l'ordre de mettre dans son service tous les malades les plus graves : cet ordre fut maintenu par Broussais, dès 1820. Aussi la mortalité de son service était-elle en effet plus forte ? Mais comme Broussais n'aimait pas beaucoup être appelé le *pourvoyeur des fossoyeurs*, il traita son adversaire de « petit et mesquin dans sa théorie, comme dans ses recherches ; c'est un manœuvre qui recueille et apprête des matériaux ; mais ce n'est point un architecte et l'édifice qu'il veut construire reste imparfait. » (in *Examen des doctrines médicales*. T. II, p. 334).

Plus loin encore (p. 735) Broussais écrit : Je ne saurais donner trop d'éloges à l'*emploi du cylindre* de M. Laënnec pour le diagnostic des cavités creuses dans l'intérieur du poumon. Le son mat, en effet, n'indique que l'engorgement et l'imperméabilité du parenchyme ; mais avec le cylindre on sent l'air pénétrer avec bouillonnement dans les cavernes pulmonaires et la voix du malade venant frapper avec plus de force l'oreille appliquée à cet instrument que l'oreille libre, ne laisse plus aucun doute sur l'existence de ces cavernes. *M. Laënnec a donc le mérite d'avoir singulièrement facilité le diagnostic des différents degrés de l'altération du parenchyme pulmonaire* ».

Mais Broussais lui reproche « de puiser sans façon dans les ouvrages de ceux qui ne sont pas de sa doctrine et de ne pas se donner la peine de les citer, à moins qu'il ne s'agisse de les blâmer ». J'ai le malheur d'être de ces derniers, mais cela ne m'empêchera pas de rendre à cet auteur toute la justice qu'il me paraît mériter. Je dirai donc qu'il a fort bien déterminé l'intensité et l'étendue des battements du cœur perceptibles par l'exploration des parois thoraciques et qui sont compatibles avec le maintien de la santé » (*Examen*, t. II, p. 152). En terminant, il félicite le docteur Laënnec « qui m'a paru fort heureux dans la détermination des signes de l'hypertrophie et de la dilatation de l'un et de l'autre ventricule ». Mais il lui reproche d'avoir méconnu la complication de gastrite, qui survient au cours de ces maladies et aussi de n'avoir point fait mention du transport de l'affection rhumatismale, qui phlogose les valvules et les bourrelets tendineux des orifices, les rétrécit et produit l'anévrisme » (Maladie de Bouillaud). Mais « je ne veux pas troubler les mânes d'un homme qui a rendu de grands services à la Science que je chéris ».

En 1823, un de ses adversaires les plus acharnés, le Docteur Lesage, de Versailles, publia un volume de 430 pages sur *le Danger et l'absurdité de la doctrine physiologique du Dr Broussais*. « L'inflammation ou l'irritation, tel est son refrain chéri : voilà la cause de toutes les maladies. Comment peut-on, sur de telles bases, élever un édifice solide ? Il serait à désirer que M. Broussais put déterminer la cause de la différence de la gale, de ses effets, de ceux de la syphilis, des dartres, de la goutte, de la phthisie pulmonaire et enfin des différentes fièvres. Pourquoi, si les maladies dépendent toutes d'une gastro-entérite, offrent-elles des phénomènes si différents ? pourquoi leur marche est-elle si opposée l'une à l'autre ? C'est qu'elles ne dépendent pas d'une même cause » (Lesage).

Puis, il nous rappelle l'épidémie de fièvres typhoïdes, qui éclata à l'Ecole de Saint-Cyr, pendant le semestre d'hiver de 1821-22. Les médecins, imbus des principes de la nouvelle doctrine, crièrent à la gastro-entérite et abusèrent des sangsues, qui firent plusieurs victimes. Aussi on fut obligé d'évacuer les élèves, en les renvoyant chez eux et en trans-

portant les malades à Versailles, où ils furent soumis à l'influence d'un nouvel air.

Voici la description que Lesage nous donne de cette Ecole : « Elle est située à l'entrée du village, dans l'ancien monastère de M^{me} de Maintenon, à environ trois quarts de lieue de Versailles, est adossée, du côté du midi, à une côte appelée côte de Saint-Cyr. Du côté de l'Ouest, elle est bornée par le village ; vers le Nord, elle n'est abritée par rien ; au levant, elle reçoit des émanations du canal de Versailles ; à l'ouest, elle en reçoit des étangs de Saint-Quentin. En général le sol est enfoncé, humide, marécageux. Si nous joignons à ces causes prédisposantes l'état de l'atmosphère, nous serons convaincus que la nature de la maladie devait être débilitante. C'est sous ces diverses influences que cette maladie se développa d'abord à l'Ecole, puis au village de Saint-Cyr, enfin aux villages environnants. Mais les malades civils n'ayant pas été saignés guérèrent presque tous. »

Dans son *Essai Critique sur Broussais*, le Docteur Henri Gouraud, professeur agrégé de la faculté de Paris, en 1840, écrit : « Pourquoi Broussais allait-il partout se glorifiant de la belle invention de la *médecine physiologique* et opposant avec orgueil sa clarté et sa simplicité aux complications et aux ténèbres de la médecine ontologique ?

« La pathologie n'est pas dans la physiologie : elle a son observation, comme la physiologie a la sienne et la physiologie broussaisienne n'est pas la vraie physiologie.

« Autant donc il a été juste d'admirer Broussais dans sa critique et de lire avec attrait les pages tantôt étincelantes, tantôt romanesques de sa physiologie pathologique, autant il est permis de trouver faible et insoutenable la conception de son système de médecine pratique » (Gouraud).

Voici le portrait qu'il nous trace de ce Maître : « Il était d'une grande vigueur de corps et d'une forte activité physique et intellectuelle, quoique sujet à des moments d'un assoupissement profond pendant le jour ; sa tête était d'une très heureuse conformation et sa physionomie, quoique crispée comme celle d'un homme passionné, exprimait une intelligence vive et hardie ; ses habitudes étaient régulières et sévères ; il se levait tous les jours à six heures en hiver et à cinq heures en été et ne se couchait pas avant minuit. *Le soir était le temps de son travail.* C'était un buveur d'eau. Il avait une mémoire prodigieuse. Dans les relations habituelles de la vie, il était d'une grande bienveillance et d'une gaité intarissable. Insouciant des choses de la vie, il ne formulait qu'un vœu : Celui de pouvoir toujours travailler jusqu'à sa mort.

« Il y a toujours dans chaque science spéciale, dans les lettres, dans la politique, ajoute Gouraud, quelques hommes dont les paroles sont attendues avec avidité par le public : *Broussais était un de ces hommes.*

Quand il avait épousé une idée, il l'a soutenue jusqu'au bout : Il ne

recula devant aucune conséquence. Parfois on l'a accusé d'être de mauvaise foi ; s'il le fut c'était malgré lui. On lui a aussi reproché de ne pas être impartial : il s'en serait bien gardé ! Il ne le voulait pas, *la vérité en aurait souffert* ! Son unique désir était de confondre ses adversaires et de les faire taire. « Il résulte de cet amour de la guerre médicale, de cette ardeur de conviction, de cette impatience de toute contradiction, de cette passion ironique, que l'invective tient chez lui une large place et qu'on a souvent comparé ses écrits à des diatribes » (Gouraud). Il travailla jusqu'au bout : La mort le surprit en pleine activité. La veille encore il dictait la préface du *Nouveau formulaire des Hôpitaux militaires*.

Pendant 20 ans, Broussais soutint avec une farouche énergie et un entêtement de Breton cette fâcheuse *gastro-entérite*, qui était la source de tous les maux. L'ardeur de ses convictions, la simplicité de sa théorie et de sa thérapeutique — réduite aux émissions sanguines et aux adoucissants — lui procurèrent des joies intimes et des triomphes oratoires sans précédents. Comme Voltaire, Broussais pouvait dire : « L'Estomac gouverne la cervelle. »

En somme, écrit des Cilleuls, l'idée qui domine « l'*Examen* », c'est la destruction de l'*ontologie médicale*.

Par là, il entend « des êtres, entités ou essences factices, sortis de conceptions abstraites qui ne peuvent être réduites en faits appréciables par les sens ou démontrables par l'induction »...

On observait, on raisonnait depuis des siècles et cependant le raisonnement n'aboutissait qu'à l'hypothèse. Broussais apprit à observer, en enseignant à voir, à voir toujours des organes et leurs modificateurs ; à saisir les phénomènes sensibles, en repoussant les hypothèses, les créations arbitraires :

Ce destructeur d'hypothèses, de doctrines, en créa une à son tour, qui ouvrit une ère nouvelle et produisit une des révolutions les plus profondes que jamais la médecine ait éprouvée. Tous les médecins pratiquèrent la *médecine physiologique*. Conçue par lui, elle disparut avec lui, tant elle était fragile.

« Je dois cependant dire en sa faveur, écrit Lesage, que sa doctrine a excité plus fortement l'attention des médecins à rechercher le siège et les causes des maladies et que de cette attention doit en résulter des faits précieux, qui tourneront au profit de la Science. »

La divergence des opinions, la controverse, n'est-elle pas l'âme du progrès ?

Après le décès du Professeur Corvisart, Broussais songea à occuper sa chaire.

Le 24 septembre 1821, il écrivit au Baron Cuvier la lettre suivante :

« La mort de M. le Dr Corvisart laissant une place vacante à la faculté, je désirerais être présenté comme candidat.

Mes titres sont :

1^o Sept ans de professorat de médecine théorique et de leçons cliniques à l'hôpital militaire d'Instruction du Val-de-Grâce ;

2^o Autant de professorat particulier de pathologie interne et de physiologie pathologique aux élèves de la faculté.

3^o Un ouvrage intitulé *Histoire des phlegmasies chroniques*, qui concourut en 1811 pour les prix décennaux (2 éditions, la 3^e sous presse).

4^o L'examen de la doctrine médicale généralement adoptée qui parut en 1816 (également épuisé).

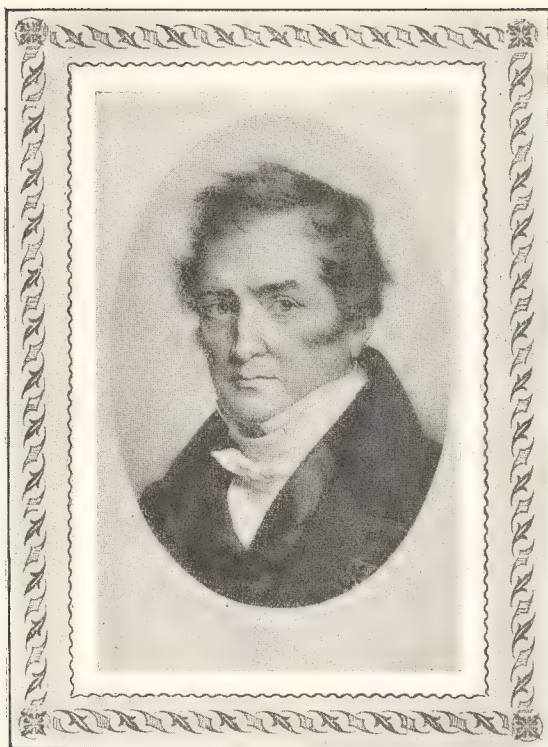
5^o L'examen des doctrines médicales qui vient d'être publié à nouveau.

Je voudrais vous entretenir et vous donner une idée juste de la révolution qui s'opère aujourd'hui dans l'art de guérir. » Broussais (Lettre Coll. person.) V. annexes.

En 1822, Broussais fonda les *Annales de la Médecine physiologique*, revue mensuelle dans laquelle pendant treize ans le Maître mena, seul, le bon combat et put répondre aux nombreuses attaques de ses adversaires. Son tempérament de feu haïssait la paix. Aussi répétait-il souvent comme Beaumarchais : « Ma vie est un combat. »

Dans les *Annales*, il publia quelques notices nécrologiques sur des personnages historiques de l'époque : Celle du *Général Foy* devenu son ami en Italie et plus tard en Espagne. « La paix avait transformé le grand capitaine en orateur politique de premier ordre ; mais les luttes parlementaires, les émotions de la tribune, exercèrent une fâcheuse influence sur une santé déjà altérée. Aussi, malgré l'affectueuse assistance de son médecin, l'illustre général succomba le 28 novembre 1825, entouré de l'estime et de l'admiration de tous les partis. » Celle du *savant et vénérable Chaussier*, le restaurateur de la physiologie en France, grand praticien, vrai philosophe, mort à 82 ans, en pleine possession de son intelligence, malgré une attaque de paralysie du côté droit, quelques années auparavant. Il est mort le 13 juin 1832. Deux mois plus tard, mourait à 70 ans l'illustre *Gall*, qui fit progresser la connaissance de l'anatomie et de la physiologie du cerveau, en préconisant son système de la *phrénologie*.

Là, il nous donne aussi un extrait de l'autopsie du roi Louis XVIII : Os du crâne très épais en avant, très minces en arrière ; cerveau très volumineux, plus développé à gauche qu'à droite. Estomac très volumineux. Les deux jambes présentaient une substance lardacée, jaune, dans laquelle les tissus cellulaire, musculaire et osseux étaient confondus ; l'instrument pénétrait avec facilité dans les os mêmes. Le pied droit et le bas de la jambe jusqu'à la hauteur du mollet étaient sphacelés, les



(Cliché Biogr. médic. Ciba)

Portrait de Broussais.

os étaient ramollis ; quatre orteils s'étaient détachés successivement par les progrès de la maladie. « C'est dans cet immortel monument de sa gloire que Broussais se montre avec tous les avantages de sa riche nature ; écrivain d'une rare originalité, critique et polémiste sans pareil. Ces pages solides, passionnées, étincelantes, rappellent à la fois Bayle, Voltaire et Diderot » (Guardia).

Voici le beau portrait de ce magnifique athlète que Guardia nous donne :

« Ses traits respirent la vie, la bravoure et l'assurance d'un homme qui connaît sa vaillance. Carrure herculéenne, larges et fortes épaules, encolure de taureau, tête énorme, front large, haut et carré, nez fin, aux narines ouvertes, bouche éloquente et dédaigneuse, menton puissant, joues pleines et deux yeux vifs, brillants comme la flamme, surmontés de sourcils épais et touffus, qui donnent un puissant relief à cette physionomie originale. Une chevelure abondante couronne cette grande et belle figure, où l'intelligence et la volonté rayonnent, avec la sérénité d'une nature qui ne connut jamais la peur. La force, la virilité, le courage, l'amour de la domination et de la victoire éclatent sur ce mâle visage. De tels hommes sont taillés pour commander et vaincre.

« Laborieux autant qu'actif, doué de cette patience à toute épreuve, qui est une des forces du génie scientifique, tourmenté du désir de connaître la vérité, il amassa des trésors d'expérience et de savoir, interrogeant les organes vivants, pratiquant des autopsies, rapprochant, coordonnant les faits et concluant de ce travail énorme que l'*Inflammation* lente détruit les viscères essentiels de la vie » (Guardia).

Dans l'Eloge de Broussais, le professeur Dubois d'Amiens, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, nous trace aussi le portrait suivant : « Longtemps ignoré et méconnu ; amassant, jusque dans le tumulte des camps, les matériaux d'une grande rénovation médicale ; luttant pendant presque toute sa vie ; se plaisant à soulever les orages ; semblant respirer avec une orgueilleuse aisance dans ces ardentes controverses ; se faisant pour ainsi dire, soulever, au milieu des tempêtes qu'il avait amassées ; lâchant la vérité et l'erreur à pleines mains ; nature riche et futile ; esprit plein de hardiesse, d'intelligence et de conjectures ; âme ardente, fougueuse, emportée et pourtant sans fiel et sans haine. »

Le Dr de Montègre, qui fut longtemps son secrétaire particulier, nous dit :

« Pour ceux qui ont entendu parler Broussais, il est facile de comprendre quel dut être alors son succès. Le ton de conviction énergique, qui faisait vibrer toutes ses paroles, sa voix sonore et retentissante, son infatigable éloquence, la puissance de ses gestes, le feu de ses regards, l'attitude tout entière de sa personne, toutes les forces de son admirable constitution appliquée à un objet, la lucidité et la simplicité de ses raisonnements, la vérité et la justesse de ses observations, la verve intarissable de son ironie, la pointe acérée de ses épigrammes et la parfaite sincérité de ses attaques et celle de ses louanges ; tout cela formait un ensemble d'action auquel ne pouvaient se soustraire même les esprits les plus forts. »

Les professeurs de la Faculté, délaissés, le poursuivaient de leur haine farouche. Il s'y attendait d'ailleurs : aussi il répétait souvent : « j'ai sacrifié les avantages que l'on espère des titres de professeur et d'auteur, *au plaisir de dire la vérité*. Et le Docteur Huet d'ajouter : « Nous retrouvons bien là l'orgueilleux Malouin, compatriote des Chateaubriand et des Lamennais, qui, eux aussi, dans des circonstances qu'on pourrait rapprocher, ont préféré l'exil, la condamnation, la misère à la déchéance d'humilier leur pensée. »

« Son style comme celui de ses deux compatriotes Chateaubriand et Lamennais, est personnel et guerroyant. Tout comme on a appelé Lamennais l'abbé guerroyant (the warlike abbot), on pourrait appeler Broussais le médecin guerroyant (the warlike physician). Chaque ouvrage nouveau, chaque brochure nouvelle était une déclaration de guerre ou une nouvelle entrée en campagne » (Gouraud).

« Cet homme, écrit le professeur Folet, de Lille, était un *suggestionneur*. De grande taille, beau de visage et de prestance, le front haut et carré, l'œil vif, mais le regard un peu inquiet, la bouche dédaigneuse, figure d'énergie et de volonté, éloquent, persuasif, Broussais sut inspirer un véritable enthousiasme. »

Dans un accès de fanatisme pour la Médecine physiologique, le Docteur Montfalcon, de Lyon, écrivait : « La nouvelle doctrine est une statue colossale en bronze que veulent renverser quelques scarabées, qui viennent étourdiment heurter leurs têtes fragiles à son indestructible élément. »

Et Broussais, avec un orgueil non dissimulé, humait cet encens, qui lui faisait dire : « La médecine française se traînait à la remorque derrière toutes les Médecines de l'Europe, quand parut notre doctrine », ou bien : « La doctrine physiologique est éternelle comme la vérité. Il suffit qu'elle ait brillé aux yeux des hommes pour que son éclat ne puisse désormais être obscurci. »

Les *Annales* et l'*Examen de la Doctrine médicale* mirent bien en relief le *moi romantique*, débordant et dominateur de Broussais.

Après avoir renversé les dogmes ontologiques des anciens, il s'attaqua aux contemporains, à son vieux maître Pinel, à son compatriote breton Laënnec qu'il range non parmi les médecins mais parmi les anatomo-pathologistes, à Louis dont il critique l'éruption des glandes de Peyer, dans la fièvre typhoïde, et qu'il traite « de tête vierge de toute étude médicale », à Cruveilhier qui s'était permis d'écrire : « *M. Broussais ne voit partout que l'irritation, c'est un mot aussi peu explicatif que le principe vital* et à Velpeau qu'il accuse de mauvaise foi pour avoir avancé que, *dans le cancer, il y a autre chose que l'irritation*.

Enfin le Professeur Folet, dans son *Histoire du Broussaisisme* écrit : « Il m'est impossible de ne pas voir chez Broussais dans ce besoin im-

pulsif, continuel de mettre en scène sa personnalité, dans cette ombreuse irritabilité qui le porte à outrager, à calomnier tout contradicteur, fut-il le plus respectable et à affirmer ensuite, avec un cynisme naïf, que l'injurié et le vilipendé c'est lui-même ; de ne pas voir, dis-je, dans tout cela *un soupçon de déséquilibre mental*, des idées de grandeur et de persécution vaguement morbides », alors qu'il était comblé d'honneurs et de décorations et que sa Doctrine, par la puissance de sa conviction, et de son Verbe étincelant, s'était répandue dans le monde entier.

En 1828, au moment où les défections commençaient à se faire sentir, le Maître publia un nouvel Ouvrage : *De l'Irritation et de la Folie*, dans lequel les rapports du physique et du moral sont établis sur les bases de la médecine physiologique.

Dans son préambule sur le développement du système nerveux, on note de très fines considérations comme celles-ci : « Le jeune pubère s'aperçoit d'un changement prodigieux dans sa manière de voir : aussitôt qu'il a reçu l'influence du *nouveau sens*, une inquiétude vague s'empare de lui ; les yeux de l'autre sexe font naître dans son intérieur des mouvements instinctifs qui l'étonnent. »

« La nouvelle facilité que l'adolescent trouve en lui pour toutes les opérations intellectuelles manque rarement de le séduire. Il lui semble que la pensée marche plus vite chez lui que chez le reste des hommes ; il voit avec une sorte de dédain la lenteur intellectuelle et la circonspection de l'âge mûr ; la présomption et l'orgueil s'emparent de lui... L'expérience seule pourra lui donner l'idée des inconvénients de la précipitation dans les jugements et d'une facilité qui semble faite pour renverser tous les obstacles.

« Comme les forces musculaires et le sentiment de la vie et de la santé ont augmenté avec les facultés de l'intelligence, le jeune homme voit devant lui une perspective immense, incommensurable ; et le pouvoir générateur dont il se sent abondamment pourvu ajoute à sa fierté en multipliant ses jouissances intellectuelles. Tel est l'homme au printemps de la vie. »

Cet ouvrage reflète *Les Rapports du Physique et du Moral* du médecin-philosophe Cabanis et sépare nettement la physiologie de la métaphysique, qui est une affaire de sentiments.

Broussais releva l'étendard du matérialisme depuis longtemps abattu et cingla de sa verve inépuisable les chefs de l'Ecole philosophique.

Mais Broussais se montra toujours très tolérant. « Vous devez, écrit-il, l'instruction à l'homme, qui naît toujours dans la plus complète ignorance. Apprenez-lui ce qu'est la nature, ce que les hommes se doivent les uns aux autres en vertu de leur constitution morale et physique et développez en eux le sentiment d'une cause suprême, si vous le voulez.

« L'athéisme est sans inconvénient pour l'homme instruit et fort occupé, mais il ne l'est pas pour l'homme ignorant et grossier, chez qui rien ne parle à ses sentiments... Cet homme s'emparrera de la négation de Dieu que fera devant lui l'homme instruit, et s'en servira comme d'un encouragement à toutes sortes d'excès et de crimes.

« Paralysez les prêtres des cultes, en cessant de les solder (séparation de l'Eglise et de l'Etat), mais laissez-les tranquilles et ne tourmentez pas ceux qui les croient : Que chacun soit libre d'aller exhaler son sentiment religieux où bon lui semblera, mais qu'il n'y ait point de cérémonies extérieures, qui dérangent les citoyens dans leurs travaux (défense des processions)... Prêchez la morale physiologique aux jeunes gens des Ecoles, en leur laissant la liberté d'aller au temple qui leur sera recommandé par leurs parents ; encouragez les sciences et les arts et vous obtiendrez ce que vous désirez depuis si longtemps, *la fin des guerres* (?)

« Quant à moi, mon opinion, que je consigne pour moi et pour un petit nombre d'amis, c'est que tout homme complètement organisé a *le sentiment d'une cause et d'une force première qui lie tout et enchaîne tout ; mais je ne puis la définir, et je ne sens pas le besoin de l'honorer par un autre culte que celui rendu par ma conscience* » (V. *in fine* la Profession de foi de Broussais).

En vrai déiste, il s'éloigne pourtant de l'Homme-Machine d'Offray de la Méthrie, ce joyeux compatriote malouin, ce matérialiste, qui vécut longtemps, avec Voltaire, à la cour du grand Frédéric II à Postdam, où il mourut d'une indigestion de faisan truffé.

Dans la fameuse consultation médicale de *La Peau de Chagrin*, II. de Balzac a décrit un remarquable trio de médecins : l'un *spiritualiste* à l'instar de Laënnec, l'autre *éclectique* comme beaucoup de praticiens contemporains, et le troisième un fougueux *matérialiste*, auquel il a donné le nom de Brisset, qui n'est autre que celui de Broussais.

VIII. — BANQUET DES MÉDECINS BRETONS.

Broussais aimait beaucoup les animaux, poules, chiens, chats. Il éprouvait une véritable horreur pour les vivisections. Et, malgré son admiration pour le talent militaire de Napoléon, il avait conservé l'effroi de ces affreuses boucheries vues sur les champs de bataille. Il répétait souvent : « Faut-il donc toujours que les idées se battent et fassent égorger les populations ! »

C'est à table qu'il montrait toutes les qualités aimables de son esprit ; c'est là qu'il voyait ses amis et qu'il leur donnait rendez-vous. C'était son délassement préféré.

Aussi aimait-il à se retrouver au milieu de ses compatriotes où il

déployait une gaité intarissable. Il assistait régulièrement au Banquet annuel que les Médecins bretons avaient organisé à Paris. Il était un boute-en-train et aimait à chanter les vieilles chansons armoricaines que sa tante religieuse lui avait apprises dans son enfance.

Le 29 avril 1827, ne pouvant y assister, il s'excusa ainsi :

A MM. les Commissaires du Banquet breton,

Messieurs et honorables compatriotes,

Je regrette beaucoup que des affaires importunes m'empêchent de participer au plaisir de votre réunion et je joins mes vœux à tous ceux de mes compatriotes pour tout ce qui peut faire le bonheur de notre commune patrie.

Je vous prie d'agréer l'expression de plus parfait dévouement.

Broussais, 29 avril 1827 (Autographe Coll. person.).

Un peu plus tard parut, pour les gens du monde, *Le Catéchisme de la Médecine physiologique*, qui contient d'excellents conseils hygiéniques.

La tempérance (1) était à ses yeux la condition essentielle de la conservation de la santé : « *Point de longévité*, disait-il, *pour les gourmets et les buveurs* : Entérites chroniques, lésions organiques du foie, goutte, néphrite calculeuse, aliénation mentale, tels sont les terribles effets de la bonne chère et du bon vin. » Il ajoutait : « J'ai vu souvent entrer dans nos hôpitaux, à la suite de marches pénibles et de privations, des soldats hébétés, immobiles, desséchés, taciturnes. Je leur donnais du vin, d'abord avec fort peu d'aliments : j'augmentais progressivement la dose de ces toniques et bientôt j'avais la satisfaction de les voir rétablis. »

En résumé, *point d'intempérance, mais aussi point d'aveugle exclusion.*

Enfin, Broussais affirme qu'un léger embonpoint est enviable : « On considère avec raison, écrit-il, la graisse comme concourant à la beauté féminine. *Elle donne effectivement de la rondeur aux formes, de la suavité aux contours.* En un mot, ce produit est l'ornement de la nature humaine, tandis que son défaut inspire l'idée de la faiblesse, de la misère et de la mort. »

En 1832, Broussais publia un Mémoire sur le *Cholera-Morbus* épidémique, en même temps que celui du Baron Larrey, édité dans le Recueil de la Médecine militaire. Il y rappelle la mort dans ses bras et l'autopsie

(1) « La tempérance est le facteur de longévité le plus important. A ce propos, Broussais citait souvent l'axiome latin : « *Plures occidit gula quam gladius.* » L'intempérance tue plus de monde que le glaive. » Et le professeur Lacassagne ajoutait : « La gourmandise est le plus terrible des sept péchés capitaux : ses conséquences sont funestes et inéluctables. » « L'intempérance est la mère de tous les vices. Les jours des gourmands sont comptés » (Tronchin).

du Premier Ministre CASIMIR PÉRIER, qui avait fait créer pour lui, en 1831, à la Faculté de médecine, la chaire de Pathologie générale et de Thérapeutique.

Après la Révolution de juillet, Récamier, ayant refusé de prêter le serment exigé des professeurs par le nouveau gouvernement, fut obligé de quitter sa chaire et fut remplacé assez longtemps après par Broussais.

Sa nomination d'abord consentie fut ensuite suspendue, « *parce qu'elle devait être donnée après concours* », disaient ses adversaires.

Broussais protesta aussitôt énergiquement. Cet ancien corsaire monta à l'abordage et fit valoir dans une série de lettres au Ministre les arguments en sa faveur (Babonneix). Il attaqua violemment le parti jésuite, qui dominait à la Faculté et affirma que le principe du concours n'était valable que pour les chaires déjà existantes, mais non pour les nouvelles. M. de Montalivet ne vient-il pas de créer, au Collège de France, trois chaires dont il a désigné les titulaires, sans leur imposer la moindre épreuve ? Sa ténacité finit par aplanir toutes les difficultés : Il fut nommé en 1831.

Sa thérapeutique trop connue ne souleva plus la masse des étudiants et sa voix puissante se perdit dans le vide d'un amphithéâtre déserté. Il en fut péniblement affecté. « Ce lutteur, écrit Guardia, n'était point fait pour l'exposition dogmatique. Polémiste avant tout, il faiblit dès que le démon de la critique cessa de le posséder. » — « C'est qu'il avait accompli, écrit le Dr Jeanne Huet, sa mission d'agitateur. Il n'avait plus d'opposition à faire, les obstacles étaient tombés et c'est ce qu'il ne comprit pas. Aussi son désappointement fut-il cruel... Il voulut ressaisir cette popularité qui lui échappait. Il n'était pas né pour un paisible enseignement et n'aurait pas voulu se répéter d'année en année. Il lui fallait de brûlantes controverses, des luttes, des émotions poignantes, ce qu'il ne pouvait espérer de l'enseignement officiel de la Pathologie générale. »

C'est alors que l'on s'aperçut que, comme tous les réformateurs, Broussais avait excellé dans la critique, mais s'était montré faible dans l'édification. « Bientôt, écrit Réveillé-Parise, les objections, les exceptions, les remarques, les critiques se multiplièrent contre l'*irritation*. Cet être morbide archétype... devint un sujet de doute. Il devint frappant... que regarder la maladie comme une simple déviation quantitative de l'état physiologique, c'était perdre de vue le caractère anormal de l'état morbide, qu'il n'y a qu'une apparente identité entre toutes les inflammations, qui diffèrent beaucoup moins par le degré que par la *spécialité causale*. »

Ce triomphateur fut très sensible au discrédit de ses conceptions qu'il croyait immuables, éternelles comme la Vérité.

En 1836, Broussais s'emballa sur la *Phrénologie* récemment importée en France par un Allemand naturalisé, le Dr Gall, sur la localisation

cérébrale des bosses craniennes et fit courir à ses cours, comme au temps de sa splendeur oratoire, toute la jeunesse des écoles, séduite par cette nouvelle doctrine.

Au sujet de l'enthousiasme provoqué par ces leçons, voici comment il raconte les faits à son ami, à son secrétaire particulier, le Dr de Montègre, qui était parti « aux eaux » :

Paris, 22 mai 1836.

« Comme il faut une excuse à tout retard de réponse, je te dirai que j'ai la tête cassée depuis le mois d'avril par ce diable de cours de phrénologie. Ecoute bien : je l'ouvris le 11 avril à une heure : contre mon attente, afflux immense ; à la deuxième leçon, le 13, pire encore : ils envahissent le cours qui précède (Moreau) pour avoir de la place et y font un tapage tel que celui-ci ne peut faire sa leçon ; à la troisième leçon, le 15, pire encore : on avait enfermé Moreau et ses auditeurs et mis de doubles gardes aux portes dans l'intention de n'ouvrir aux miens qu'après Moreau fini : vaines précautions ! Les gardes extérieurs sont enlevés comme des enfants, les portes brisées et les gardes intérieurs mis en déroute.

« Vu ces envahissements de locaux et ces violences, je délibère avec le doyen et je suspends mes cours à la Faculté. Les jeunes gens ont fait une souscription de quarante sous chacun pour subvenir aux frais d'un local trouvé rue du Bac, n° 75, « le Salon de Mars ». Tout s'est ainsi bien arrangé. »

Au sujet de la phrénologie, Broussais ne tint aucun compte des réflexions malveillantes du spiritualiste Laënnec et de son ami Rochoux, qui avaient écrit que le système de Gall était une singulière mystification, ni de celles de Napoléon qui, dans son *Mémorial de Sainte-Hélène* (tome-V) disait : « La nature n'est point si pauvre... Les secrets sont plus fins, plus délicats, plus fugitifs : jusqu'ici ils échappent à tout. Un petit bossu se trouve un grand génie, un grand bel homme n'est souvent qu'un sot. Une large tête à grosse cervelle n'a parfois qu'une idée, tandis qu'un petit cerveau se trouvera d'une vaste intelligence. »

Déjà, en 1825, Bouillaud avait publié dans les *Archives de Médecine* son célèbre travail : « Recherches cliniques propres à démontrer que la perte de la parole correspond à la lésion des lobules antérieurs du cerveau et à confirmer l'opinion de M. Gall sur le siège du langage articulé. » C'est la première tentative scientifique, quoique peu précise, faite pour démontrer que le principe des localisations cérébrales, découvert par Gall, est une réalité physiologique » (Prof. Laignel-Lavastine et Pérel, in *Hippocrate*, mai 1938).

En 1836, Broussais, séduit par les recherches ingénieuses de Gall et

Spurzheim sur le cerveau, se livra à l'étude consciencieuse des quelques travaux publiés sur ce sujet.

Dans la préface de sa *Phrénologie*, il écrit : « La Médecine a un besoin impérieux de l'organologie cérébrale ; la folie n'est pas la seule maladie qui la réclame ; toutes les affections cérébrales, toutes les névroses, toutes les maladies sans exception, doivent y puiser des données de diagnostic. »

Avec quel plaisir, il nous présente les crânes de Voltaire, de La Fontaine, d'Horace Vernet, de Mirabeau, du général Foy, de Benjamin Constant, de Dupuytren qu'il oppose à ceux des parricides Boubillier, Martin, Lacenaire, etc.

Pour Broussais, « il existe aussi un enchainement dans la nature, depuis la plus basse animalité jusqu'à nous et les animaux dont l'organisation avoisine la nôtre, nous sont unis par des liens que les naturalistes ne doivent pas dissimuler ». Dans sa bonté, il félicite les Anglais de punir les charretiers qui maltraitent leurs chevaux de trait et conseille aux bouchers d'immoler rapidement leurs bêtes : « L'introduction d'un poignard entre la première et la seconde vertèbre du cou peut abolir à l'instant tous les sentiments extérieurs chez le bœuf le plus robuste, comme le font les matadors d'Espagne, dans les combats de taureau. Pourquoi n'introduirait-on pas ce procédé dans nos abattoirs ? »

Après la mort de Broussais en 1838 et de Gall en 1828, Broca, en 1861, déterminait avec précision la localisation cérébrale du langage articulé, au niveau de la 3^e et un peu sur la 2^e frontale gauche (à droite chez les gauchers).

En 1863, Flourens, après une critique sévère des travaux de Gall, lui attribua le mérite d'avoir montré le premier que le cerveau est le siège des phénomènes psychiques normaux ou morbides et il s'étonne que Pinel et Esquirol qui ont si bien étudié la folie, « qu'ils n'aient jamais osé chercher dans le cerveau, la cause immédiate de la manie, de la démence, de l'imbécillité ». Et il conclut en disant que : « Gall est l'observateur profond qui nous a ouvert avec génie l'étude de l'anatomie et de la physiologie du cerveau ».

« Les principes des centres cérébraux, écrivent Laignel-Lavastine et Perel (Gall, fondateur de la physiologie de l'Encéphale, in Hippocrate, mai 1938), ont pris corps et sont devenus une réalité scientifique incontestable. Depuis la découverte de Broca, la physiologie du cerveau marche à pas de géants. Hitzig et Fritsch découvrirent, en 1870, l'excitabilité de l'écorce cérébrale et récemment on dressa des cartes des centres bio-électriques (Berger, 1926).

Le professeur Stéphane Leduc a aussi précisé l'action de certains courants électriques sur les centres nerveux, moelle et cerveau, qui semblaient jusque-là échapper aux excitations électriques. « Sous nos yeux, écrit Gauducheau, in *Presse médicale*, 28 juin 1939, il produisait tantôt

une crise épileptique typique, tantôt un état léthargique, tantôt un sommeil électrique de huit heures de suite, sans que l'animal en fut incommodé, tantôt il provoquait la mort instantanée d'un bœuf de 800 kilos, avec une intensité inférieure à 100 milliampères. »

Nos chirurgiens spécialisés ont osé intervenir en plein crâne, en profitant de toutes ces découvertes, de toutes ces acquisitions nouvelles (V. Leçon inaugurale du professeur Clovis Vincent, in *Presse médicale*, 1939 et les Mémoires de l'Académie de Chirurgie du 6 septembre 1939).

Quant aux élèves de Broussais, ils furent tellement enthousiasmés par ses leçons de Phrénologie, qu'ils firent frapper quelques médailles commémoratives, pour les offrir à leur vieux Maître, en témoignage de leur reconnaissance. Car « on vit alors se renouveler le spectacle de ces luttes littéraires et philosophiques du Moyen Age, où la masse des disciples encombrait les édifices et les places publiques pour entendre le Maître et le porter en triomphe ».

IX. — SA MALADIE. SA MORT.

En 1838, Broussais éprouva des troubles intestinaux d'abord légers, puis à la longue plus douloureux et plus fréquents. Ils étaient consécutifs à son atteinte de choléra et à son surmenage intellectuel.

Son fils Casimir, professeur agrégé du Val-de-Grâce, fit appeler le chirurgien Amussat, qui posa le diagnostic de rectite chronique (cancer du rectum) et lui fit plusieurs dilatations avec des mèches et des cautérisations au nitrate d'argent, pour rendre « ses débâcles » moins douloureuses. (A cette époque-là, les chirurgiens ne pratiquaient pas l'anus artificiel, qui donne quelques mois de survie.)

Au mois d'octobre, la cachexie marcha à grands pas. Le malade se sentant perdu voulut changer d'air (voyage *in extremis*) et se rendit le 11 novembre à Vitry-sur-Seine, où il mourut le 17 novembre 1838. Le Dr Maurel, de Vitry, appelé d'urgence, fut frappé par sa figure apoplectique. Malgré une copieuse saignée et 20 sangsues, il expira à une heure dix du matin.

En raison de la brusquerie de ce dénouement, le gouvernement pensa à un empoisonnement et ordonna l'autopsie. Elle fut faite, le 18 novembre 1838, par les Drs Levaillant et Foucart, en présence d'Orfila, de Breschet, d'Amussat, de Bouillaud, de Lacorbière, de Casimir Broussais, son fils, de Lecouteux et de Montègre, son fidèle secrétaire. L'autopsie confirma le diagnostic porté et prouva l'inanité de l'idée d'un empoisonnement.

(1) Dans la *Gazette des Hôpitaux* du 27 novembre 1838, le Dr Maurel « a reconnu dans la maladie à laquelle ce célèbre médecin a succombé, tous les caractères d'une apoplexie : aucun symptôme d'empoisonnement ne s'est manifesté. »



(Cliché Biogr. médic. Ciba)

Médaille commémorative
offerte par les élèves du cours
de phrénologie (1836).

Le 21 novembre, jour des funérailles, les étudiants arrivèrent en foule au Val-de-Grâce, dételèrent les chevaux du char funèbre et traînèrent le cercueil de leur Maître, en un signe d'apothéose, devant sa demeure rue d'Enfer, n° 13, devant l'Ecole de Médecine, l'Institut, la colonne Vendôme pour saluer le vainqueur d'Austerlitz, jusqu'au Père-Lachaise, où une foule innombrable défila devant la dépouille mortelle du célèbre médecin.

Plusieurs discours furent prononcés sur sa tombe, l'un par M. Droz, Président de l'Académie des Sciences morales et politiques, l'autre par le Baron Larrey, Président du Conseil de santé des Armées qui a retracé la vie prodigieuse de son collègue et a terminé son discours par ces mots : « Peu d'officiers de santé militaire ont mené une vie aussi active que la sienne : dans les armées, au milieu du fracas de la guerre, dans les Hôpitaux en France et à l'étranger, il a partout observé avec le discernement du génie. Il n'a cessé enfin d'écrire et de professer et il n'a rien moins fallu qu'une constitution aussi forte que la sienne, pour surmonter tant de fatigue et de vicissitudes. »

Le troisième par M. Orfila, doyen de la Faculté de médecine de Paris, qui loua « ses éminents services rendus à la science et son assiduité à remplir ses devoirs ».

Le quatrième par le professeur Bouillaud, au nom de la Faculté de Médecine de Paris. « La médecine française, dit-il, a perdu en 40 ans ses Desault, ses Bichat, ses Corvisart, ses Pinel, ses Chaussier, ses Laënnec, ses Gall, ses Dypuytren, ses Coste, ses Percy, ses Desgenettes et enfin Broussais, qui *s'en est allé*, comme tous ces grands hommes nés à peu près à la même époque. »

« C'est avec un sentiment de vive émotion qu'il visita à Pleurtuit l'humble maison qu'il habitait, ainsi que la modeste église, où Franchin chanta plus d'une fois au lutrin. »

Puis il passa en revue tous ses travaux en les accompagnant de quelques phrases devenues classiques, telles que :

« Si les cadavres nous ont quelquefois paru muets, c'est que nous ignorions l'art de les interroger. »

« Lorsqu'on a longtemps observé, il faut procéder aux conclusions ; mais il faut le faire avec une extrême sagesse. »

« La vérité est un coin qu'il faut faire entrer par le gros bout. »

« Après les *Phlegmasies chroniques* », l'oracle du Val-de-Grâce fulmina l'*Examen de la doctrine médicale*, « qui est un manifeste de guerre tel que le monde médical n'en avait vu depuis longtemps. Réveillés par cette sorte de coup de tonnerre, les médecins se redressèrent, et, prêtant une oreille attentive, ils reconnurent qu'il ne s'agissait rien moins que d'une immense révolution ».

Sous les auspices de Desgenettes, il commença des leçons cliniques au



(Cliché Biogr. médic. Ciba)

Broussais sur son lit de mort.

Val-de-Grâce, qui eurent un énorme retentissement : Il comprit alors le rôle magnifique qu'il allait bientôt jouer sur la scène du monde médical.

Puis il fonda les *Annales de la Médecine physiologique*, « dans lesquelles il soutint, en athlète vigoureux, cette ardente polémique, cette guerre systématique dont on ne cessait de le harceler ».

Enfin, il publia son *Essai sur l'Irritation et la Folie*, dans lequel il livra à l'ontologie philosophique, la guerre qu'il avait déjà faite à l'ontologie médicale.

Ses derniers triomphes oratoires furent remportés avec ses leçons de *Phrénologie*. « L'agitation était pour ainsi dire son élément et l'on pourrait le considérer comme l'O'Connel de notre époque médicale. »

En terminant, Bouillaud nous trace du Maître disparu le portrait suivant : « Le sceau du génie était empreint sur sa physionomie et sur son large front. Son œil était vif, perçant comme celui de l'aigle. Sa figure était belle, sévère, imposante dans l'état de calme, elle devenait magnifique lorsqu'il était agité par un de ces emportements qu'excitaient dans son âme irritable et fière les attaques de ses adversaires. Il y avait alors dans Broussais quelque chose qui rappelait la grande figure de Mirabeau ; son regard étincelait et possédait je ne sais quel *pouvoir fascinateur*. »

Les derniers discours furent prononcés par le médecin-chef de l'Hôpital du Val-de-Grâce, par Nacquart au nom de l'Académie de Médecine et par La Corbière « comme ami » (In *Gazette des Hôpitaux*, 1838, nos 140 et 141).

Son corps fut inhumé le 21 novembre 1838 dans la concession n° 32795, qui existe encore dans la 13^e division, 1^{re} ligne face à la 14^e, n° 6 de la 8^e (Note du Conservateur du Cimetière de l'Est).

Sur l'initiative du libraire-éditeur Baillière, un Comité se forma pour l'érection d'une statue, qui fut confiée au ciseau de Bra et fut inaugurée, le 21 août 1841, dans une cour intérieure du Val-de-Grâce contre le mur d'enceinte, face au bâtiment qui abrite le Musée.

Sur le socle de la statue, on fit graver cette phrase de Broussais : « Formez un tableau aussi vrai qu'animé du malheureux livré aux angoisses de la douleur ; débrouillez-moi, par une savante analyse, les cris souvent confus des organes souffrants ; faites-moi connaître leurs influences réciproques ; dirigez habilement mon attention vers le douloureux mobile du désordre universel qui frappe mes sens, afin que j'aie y porter avec sécurité le baume consolateur qui doit terminer cette scène déchirante ; alors j'avouerai que vous êtes un homme de génie. »

Six ans plus tard, le 13 juin 1844, son corps fut ramené au Val-de-Grâce et placé dans le tombeau surmonté de sa belle statue, qui représente Broussais, assis dans un fauteuil, penché en avant, dans une attitude de lutteur, avec le pied gauche posé sur une pile de vieux Traités ontologiques.

Cette statue est du plus bel effet : « On dirait que la parole va s'échapper des lèvres dédaigneuses de Broussais, vive et entraînant, comme aux jours de ses plus beaux triomphes oratoires. »

Plusieurs discours furent à nouveau prononcés : Les plus remarquables furent celui de Pariset au nom de l'Académie royale de Médecine, celui de Bouillaud au nom de la Faculté de Médecine et celui du Médecin Inspecteur Bégin au nom des médecins et des chirurgiens de l'Armée.

Ces diverses cérémonies se déroulèrent avec éclat. Le *Recueil des Mémoires de Médecine et de Chirurgie militaires* en relate les détails et la pompe (des Cilleuls).

« Notre Maître n'est pas mort tout entier, s'écria Bégin : deux de ses fils, médecins comme lui et dont un, notre collègue et notre ami, est professeur dans cet hôpital, ont recueilli son héritage et portent dignement son nom.

Broussais avait eu six enfants : A sa mort, il ne lui restait plus que trois fils : l'aîné Emile avocat, FRANÇOIS, médecin militaire et le plus jeune, Casimir, né en 1803, mort en 1847, professeur agrégé du Val-de-Grâce.

Sentant venir la mort, Broussais rappela cette phrase de son Maître préféré Bichat. : « L'idée de notre heure suprême n'est pénible que parce qu'elle termine notre vie animale, que parce qu'elle fait cesser toutes les fonctions qui nous mettent en rapport avec ce qui nous entoure. C'est la privation de ces fonctions qui sème l'épouvante et l'effroi sur les bords de la tombe. »

Un arrêté de la Préfecture de la Seine, en date du 10 février 1885, donna à l'Hôpital civil des Mariniers à Paris le nom de Broussais, qui fut également accordé à l'Hôpital militaire de Nantes par le Ministre de la Guerre.

X. — APPRÉCIATIONS DE SES PAIRS.

Broussais s'honora toute sa vie d'appartenir à la corporation des médecins militaires : Il resta fidèle jusqu'au bout à l'*Alma mater*.

Aussi ce sont les témoignages de Bégin, de Gasc, de Michel Lévy que nous invoquerons de préférence « puisqu'il s'agit d'un professeur du Val-de-Grâce, qui enseigna pendant 20 ans dans cette Ecole » (des Cilleuls).

« Parmi les sources d'instruction ouvertes aux jeunes médecins, écrit Bégin, il en est une de création moderne et primaire entre toutes, qui a exercé une influence prépondérante sur les progrès de l'art, la promptitude et la sûreté dans l'observation, la rectitude dans le jugement, la hardiesse unie à la prudence dans l'action ; *c'est l'enseignement médical au lit des malades*. Là, en effet, tout est positif, palpable, exposé au grand jour ; là, les événements et les faits dominent le médecin de toute la hauteur qui sépare la puissance de la nature de la faiblesse de l'homme et

l'erreur trouve bientôt et nécessairement son contrôle. *Broussais avait le génie de la clinique*. Quelque brillant qu'ait été son enseignement extérieur, si nombreux qu'on ait vu les auditeurs se presser dans ses amphithéâtres, ce prestige n'était que secondaire, si on le compare à celui dont il savait s'entourer au Val-de-Grâce ; son autorité réelle sur le monde médical dérivait du talent pratique admirable qu'il déployait dans nos salles »...

« La clinique du Val-de-Grâce a exercé l'influence la plus heureuse sur l'Art de rechercher et de constater les signes des maladies. »

Quant au médecin-chef de cet hôpital, M. Gasc, il s'indignait des attaques violentes dont Broussais était l'objet et surtout quand les adversaires affirmaient qu'il n'avait qu'une arme à la main, les sangsues et les délayants. « Nous qui l'avons suivi au lit du malade et dans la pratique civile, nous avons vu combien il savait varier les moyens. Il faisait une guerre acharnée à ces remèdes incendiaires dont la médecine brownienne faisait un si grand abus. *Personne n'avait un coup d'œil plus juste, un diagnostic plus rapide et plus sûr* et ne traçait d'une manière plus lucide l'histoire d'une maladie ; c'est ainsi que le grand praticien ne le cédait en rien au grand écrivain. »

Avec son caractère irritable et fier, Broussais se défendait comme un lion et plantait au pilori ces mouchérons harcelants sans aucune pitié : aussi que de colères vindicatives il déchaîna !

Broussais fut donc un *merveilleux enseigneur*. « Ce « médecin guerroyant » (Gouraud), ce « puissant agitateur, ce Mirabeau de la Médecine » (Bouillaud), cet « autodidacte illuminé » (Villaret) était doué, écrit des Cilleuls, d'une puissance si prodigieuse de persuasion, d'un tel don de la parole que la présence à ses cours d'une foule enthousiaste et frémissante nous donne à peine un aperçu de son extraordinaire influence sur ses élèves.

« On a loué chez lui l'audace de la pensée, la culture de l'esprit, la fidélité de la mémoire et la qualité du style. On a eu raison d'y ajouter l'ardeur de ses convictions et la séduction de sa physionomie : tous ces talents sont capables de nous donner une idée de l'admiration et de la ferveur de son auditoire. »

A son tour, écoutons son éloge fait par le professeur agrégé du Val-de-Grâce Michel Lévy : « Broussais réunissait les qualités et les talents dont l'assemblage constitue les hommes d'élite. *Clinicien sagace et profond au lit des malades*, il excellait dans la généralisation dogmatique, aussi bien que dans l'exposition détaillée des faits. Professeur, il avait les allures originales de l'improvisation, les saillies de la conviction et comme des effusions soudaines d'idées ; sa voix traduisait, par des inflexions particulières, les impressions de son esprit ; la pensée passait comme un reflet éblouissant dans ses regards, avant de s'échapper par la parole ; *il était*



(Cliché Biogr. médic. Ciba)

Statue de Broussais par Bra au Val-de-Grâce.

éloquent de toute sa personne. Certes, la figure de Mirabeau, fulminant une de ses harangues, n'a jamais rayonné d'une majesté plus formidable que celle de Broussais, quand il flagellait de ses éloquentes colères la mauvaise foi de ses contradicteurs. »

« Médecine et système à part, de pareilles têtes sont la gloire et la fortune de l'Humanité. » Pendant 20 ans, il symbolisa la Médecine Française.

XI. — APPRÉCIATIONS DIVERSES.

En 1820, deux Ecoles régnaient à Paris : celle du Val-de-Grâce représentée par le fougueux Broussais, celle de l'Ecole de médecine représentée par l'inflexible Laënnec.

Ces deux Bretons étaient aussi entêtés l'un que l'autre : ils restèrent chacun de chaque côté de la barricade. Et pourtant quelle admirable symbiose ils auraient réalisée, s'ils avaient conjugué leurs efforts !

L'Ecole du Val-de-Grâce était la plus jeune, la plus bruyante : elle attirait et accaparait tous les étudiants du Quartier Latin et les nombreux médecins étrangers, accourus à Paris, pour écouter la voix du Maître.

Grisé par ses succès, ses triomphes oratoires, par cet enthousiasme, cet emballement, Broussais en conçut un véritable orgueil, qui dégénéra en une sorte de mégalomanie romantique.

Avec emphase, il répétait : « *La doctrine physiologique est éternelle comme la vérité.* Il suffit qu'elle ait brillé aux yeux des hommes pour que son éclat ne puisse désormais être obscurci. » « La Médecine française se traînait à la remorque de toutes les Médecines d'Europe quand parut notre doctrine. » « La médecine c'est moi, le reste ne compte plus ! », paroles imprudentes que l'éminent professeur Gilbert Ballet regardait comme une sorte de délire paranoïaque.

Le vieux doyen de la Faculté, Antoine Dubois (1), très âgé, supportait mal les manifestations bruyantes de cette ardente jeunesse, qui suivait avec enthousiasme l'enseignement révolutionnaire de Broussais.

Mais avec sa carrure athlétique, son vaste front têtu, sa parole chaude et vibrante, Broussais était de taille à se défendre : Il continua ses cours au milieu des applaudissements et des ovations.

Et, pendant 20 ans, l'inflammation et la gastro-entérite remplirent de leurs clameurs la scène pathologique. Tous les processus morbides convergeaient vers elles, ou étaient provoqués par elles : « *Dans toute maladie,*

(1) Le Dr Dubois (Antoine, Baron) est né à Gramat (Lot) en 1751 ; mort à Paris en 1837. Professeur à l'Ecole de Santé et médecin des armées, il prit part à l'expédition d'Egypte. Au retour se consacra à l'obstétrique, y acquit une grande réputation et fut l'accoucheur de Marie-Louise. Plus tard il fut nommé doyen de la Faculté de médecine (Note de l'auteur).

écrit-il, *la gastrite apparaît plus ou moins vite, se réfléchit par les nerfs au cerveau et du cerveau dans la trame de tous les tissus.* » « Elle est la clef de voûte de la pathologie. »

* * *

Dans son beau livre sur *Les Grands Médecins du XIX^e siècle*, Daremberg nous montre l'enthousiasme des étudiants pour Broussais, puis il accable ce lutteur fanatique et brutal, qui abaissa la médecine, « *la mit à la portée des intelligences les plus humbles* » et par ses saignées anémita ses contemporains. « Napoléon décima la France, Broussais la saigna à blanc ».

En effet, sa conception de l'*Inflammation*, source de toutes les maladies devait aboutir logiquement à la saignée et à la diète.

Si au XVIII^e siècle, la lancette fut maniée avec une maestria peu commune, au XIX^e siècle, Broussais remplaça la saignée locale par les sangsues, qui décongestionnent mieux les organes sous-jacents irrités. « *Il faut attaquer les phlegmasies dans le lieu même, où elles prennent naissance* » (Broussais).

En 1840, Peysson, médecin chef de l'Hôpital militaire de Lyon, écrit dans le *Recueil de la Médecine militaire* : « Parmi les grandes vérités proclamées par cet illustre médecin, on doit mettre, en première ligne, celle de la *localisation de la plupart des maladies*, ce qui les fit étudier dans les organes mêmes qui en sont le siège. »

« Il n'aurait rien manqué à la gloire de Broussais, si trop préoccupé de la localisation des maladies et trop esclave de sa médication favorite par les sangsues, il n'eut pour ainsi dire chassé de sa thérapeutique la saignée générale : Il s'est trop souvent élevé contre la plus puissante médication que l'homme de l'art puisse employer pour combattre la plupart des maladies aiguës. »

En 1856, Fée, dans *Ses Souvenirs de la Guerre d'Espagne*, nous raconte que la consommation de ces annélides devint énorme. En peu d'années la France fut épuisée ainsi que les Pays voisins. Bientôt, on alla les pêcher en Bohême, en Hongrie, en Turquie, en Grèce, dans toute l'Europe. En 1824, on importa 80 millions de sangsues, dont la valeur dépassait 8 millions de francs. Un service de chariots en poste fut organisé pour approvisionner Paris et la France. Longtemps on vit passer à Strasbourg des voitures à clairevoie, renfermant des sacs pleins de sangsues, qu'il fallait arroser sans cesse. Plus tard, on s'adressa à l'Asie Mineure et les Messageries maritimes furent chargées de leur transport, qui réclamait quelques précautions, car les sangsues sont très sensibles à la chaleur, au manque d'air et à l'eau salée.

Plusieurs pharmaciens de l'Armée s'intéressèrent à l'*hirudiculture* et le *Recueil de la Médecine militaire* se fit l'écho de leurs expériences.

Vers la fin du Second Empire cet engouement cessa : les ventouses scarifiées remplacèrent les sangsues et Maurice Gille nous dit que l'Assistance publique de Paris n'en consumma, l'an dernier, que pour 393 francs.

Quelques hypertendus les utilisent encore, ainsi que les chirurgiens suivant la méthode de Termier, de Grenoble, qui fait avorter les phlébites en plaçant 3 ou 4 sangsues à la racine du membre menacé. La sangsue, en piquant, injecte, dans le sang, une substance qui le rend incoagulable pendant quelque temps.

Les disciples de Broussais se montrèrent souvent d'une prodigalité hirudinique sans borne, aussi fut-il parfois obligé de s'élever contre des émissions sanguines trop copieuses ou la diète trop rigoureuse : « Les phlegmasies anciennes, l'état anémique du sujet deviennent des contre-indications formelles aux soustractions sanguines. Il faudra aussi surveiller l'application des sangsues chez les enfants. »

« Cet homme extraordinaire, écrit Gasc, a été fortement calomnié quand on a dit qu'il n'avait qu'une arme à la main : les sangsues. J'affirme qu'il savait varier ses moyens. Il faisait surtout une guerre acharnée aux remèdes incendiaires de Brown. »

Dans son livre sur *L'Evolution de la Chirurgie*, le regretté professeur Lecène, chirurgien d'une haute culture intellectuelle, renchérit encore sur l'opinion de Daremberg et accable d'injures « ce tyran, ce visionnaire, ce despote sanguinaire, dont le service d'hôpital ruisselait de sang, empoisonnant la chirurgie de son époque, avec sa diète, ses sangsues et ses cataplasmes ».

Or, de nombreux chirurgiens parmi lesquels Bégin, Gama, Dupuytren à l'esprit si réaliste, employèrent le traitement antiphlogistique pour atténuer la fièvre et l'inflammation si fréquentes à l'époque de l'ancienne chirurgie qui était la *vestale du pus*.

Dans sa leçon inaugurale de 1909, le professeur Edouard Quénu nous raconte les souvenirs de cette époque de la chirurgie meurtrière. « J'ai vu dans les salles, des opérés et des blessés avec des teints jaunes de fiévreux. *J'appris à connaître le pus car toutes les plaies suppuraient.* » Et voici la description d'une de ces salles d'opérations : « Autour d'une table de bois, s'empilaient les assistants en toilette de ville. Pas de lavabos. Une petite cuvette pour le chef. Les aides ne se lavaient pas les mains. La blouse n'était pas encore inventée. Quant aux fils de ligature, fils bien cirés, ils pendaient à la boutonnière des externes qui les passaient au fur et à mesure des besoins. »

Et DENONVILLIERS ajoutait : « Quand vous aurez une amputation à faire, *regardez-y à dix fois*, car si nous décidons d'une opération, trop souvent nous signons un arrêt de mort. »

Aussi ces chirurgiens prenaient-ils soin de combattre ces phénomènes

inflammatoires par la méthode broussaisienne. Si elle avait été aussi néfaste que semble le dire Lecène, ils l'auraient sûrement abandonnée.

* * *

Broussais et Laënnec ne purent jamais s'entendre, tant l'un était enthousiaste, emporté, éloquent, tant l'autre était posé, réfléchi, n'admettant comme vrai que ce qu'il avait bien vu, bien observé, bien contrôlé. « Laënnec était monarchiste et clérical, Broussais était libre penseur et d'opinions avancées en politique. Ils étaient l'un et l'autre un drapeau » (D^r Paul Gallois).

« Broussais, écrit le professeur Rouxeau, de Nantes, dans son discours du 12 octobre 1919, nous a laissé une œuvre énorme, touffue, creuse, avec le souvenir de ses violences, de ses erreurs et de l'effroyable tempête par lui déchainée.

Et pourtant ! *Quelle originale et puissante figure que celle de Broussais !* Mais ce sont là des caractères que la nature s'est plu à imprimer sur la face de presque tous nos grands Bretons (Chassaignac, Maisonneuve, Alphonse Guérin, Offray de La Methrie, Abelard, Duguesclin, Chateaubriand, Lamennais, etc...

La puissance chez Laënnec ne tenait en rien de celle de Broussais. Elle n'avait rien du torrent impétueux, qui dévale en mugissant sur les flancs escarpés de la montagne, broyant et détruisant tout sur son passage. C'était celle du flot calme, tranquille, bienfaisant et dont la force est encore plus irrésistible. » « L'un représentait l'erreur, l'autre la vérité » (Gallois).

Et malgré ses terribles boutades, Broussais sut reconnaître les mérites de son adversaire breton, en disant : « *Je me réjouis sincèrement que les progrès de la science du diagnostic soient l'œuvre d'un médecin français.* Il doit lui en revenir beaucoup d'estime de la part de tous ses confrères... Le nom de Laënnec restera dans la science et sera toujours honorable pour sa patrie et pour la Bretagne... Nous n'avons pas été les derniers à faire l'éloge du Stéthoscope, dont nous faisons un constant usage depuis son invention. » Après sa mort en 1826 : « Je ne veux pas, dit-il, troubler les mânes d'un homme qui a rendu de grands services à une science que je chéris. »

« Taillé en athlète, écrit le professeur Maurice Villaret, dans sa *Leçon Inaugurale* du 6 mai 1938, Broussais ne pouvait qu'aimer le combat. Son allure physique, son ardeur, sa véhémence, son impétuosité expliquent qu'il n'ait vu, dans les maladies, que des affections sthéniques. L'augmentation de l'excitabilité est à la base de toute inflammation, qui a comme point de départ presque exclusif : « *la Gastro-entérite* ». On revient

un peu maintenant sur le rôle de l'appareil hépato-digestif dans la genèse de certaines maladies. Mais quels excès chez ce précurseur !

« Pour soutenir ses vues, Broussais accumule avec un esprit d'observation indéniable, des documents cliniques, pratique des autopsies. Mais les faits ne lui servent que pour les interpréter jusqu'à les intégrer dans ses hypothèses ou lorsqu'ils le gênent, à les rejeter. « Le plus grand dérèglement de l'esprit est de croire les choses, parce qu'on veut qu'elles soient ainsi » (Bossuet).

« Broussais fut un animiste, clamant ses doctrines comme une profession de foi, imbu d'un prosélytisme souvent outrancier, il se sentait une âme d'apôtre, se considérant comme chargé d'une mission, qu'il devait remplir » (Larcher).

« Don naturel, « *ce médecin guerroyant* » avait une puissance oratoire inouïe : son éloquence était véhémence, entraînant, convaincante ; il était brillant, impétueux, terrible ; il impressionnait au point que ses dires, sans fondement ou controuvés, paraissaient péremptoires » (Godlewski).

« Il remplit le monde d'un tel fracas, qu'on en entend encore l'écho lointain de nos jours » (Daremberg).

Malgré les jalousies et les haines provoquées par son arrogante ambition, par son caractère dominateur, par son mépris parfois brutal des règles de la déontologie médicale, Broussais « demeure — par de-là la mort — comme un héros de légende dont la mémoire, après un siècle révolu, ne s'est pas encore effacée » (J. L. FAURE).

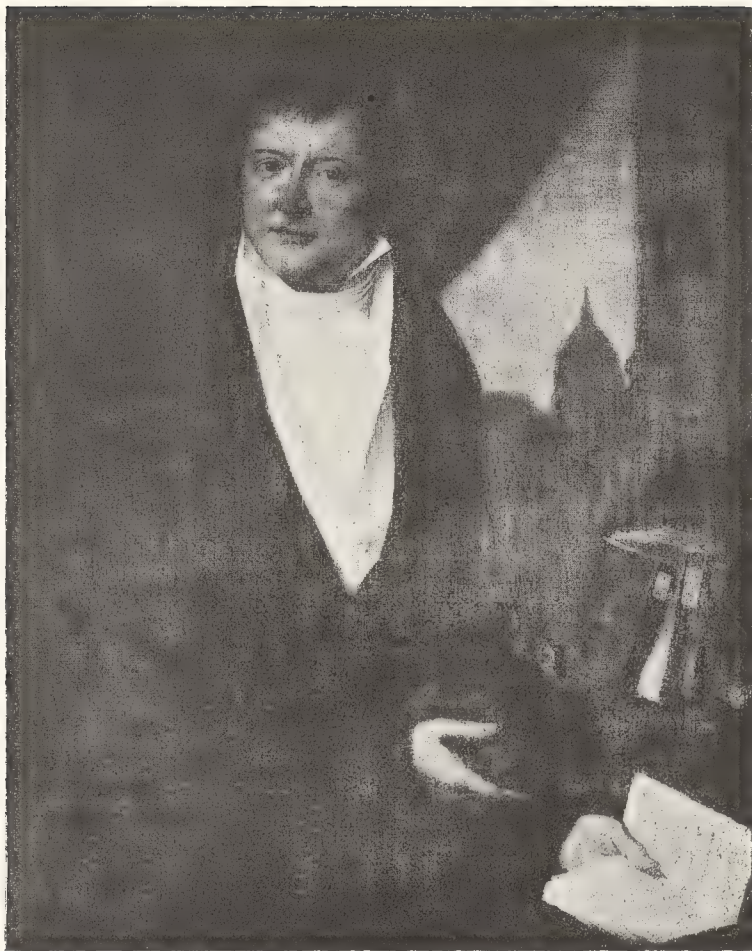
Et paraphrasant cet auteur, nous dirons avec lui : « Pasteur n'était pas venu et nul ne saurait faire un crime à Dupuytren, comme à Broussais, de n'avoir pas eu le génie de devancer leur temps ».

De 1863 à 1868, dans les maladies des vers à soie, Pasteur découvrit cet immortel principe *que les germes sont la cause des maladies infectieuses* et démontra leur étiologie microbienne (Lagrange).

Alors s'ouvrit une ère nouvelle : *la spécificité domina la médecine*. La gloire de cette découverte avait été réservée à BRETONNEAU, ce génial précurseur, qui enseignait aux élèves de l'Hôpital général de Tours, que les maladies « *sont l'effet d'un agent transmissible* » et « *se développent sous l'influence d'un principe contagieux, d'un agent reproducteur* » (Traité de la spécificité). Il parlait ainsi 50 ans avant les immortels travaux de Pasteur !

Enfin, « *grâce au terrain, chacun de nous individualise la maladie à sa manière* » (Dieulafoy).

Le docteur Genty affirme en outre qu'il serait injuste de ne concevoir la théorie broussaisienne que guidée par la brutalité ou la fantaisie. « Pour bien la comprendre, il faut se reporter au temps où vivait Broussais, sous le Premier Empire et la Restauration, car on abusait alors de



(Cliché Biogr. médic. Ciba)

Broussais
Portrait d'Aglaé Elie (1817).

la nourriture forte, copieuse, des plats de résistance. Ces généraux, ces sabreurs infatigables, qui appartenaient en général à la plèbe et dont la vie était si active, si mouvementée, avaient à leur service d'indomptables estomacs, terriblement exigeants. »

« A des organismes pléthoriques, s'imposait une thérapeutique par déplétion : Celle de Broussais remplissait ce but. »

« Ce malouin, écrit Helme (Voir *Presse médicale*, 1911), était de la race des corsaires et violent et hardi comme eux. Il créa une doctrine, la doctrine de Broussais ! Et cela ne s'était pas vu depuis Hippocrate. Sa doctrine était si simple ! Il la développait avec un tel luxe d'images et de couleurs, il l'exposait avec tant de violence que tout le monde, en ce pays, la suivait.

« Contemplez, au surplus, sa carrure formidable, son visage puissant et volontaire, ses gros poings, ses pieds solides sous lesquels il écrase les vieux bouquins de l'Ancienne Médecine. Oui c'est bien Danton, ça ! »

La mort efface les rides du visage, le temps efface les théories erronées. La doctrine physiologique, née avec lui, mourut avec lui.

Si Broussais ne nous a laissé aucune œuvre durable, nous garderons de lui le souvenir d'un homme d'action, qui marcha l'Epopée napoléonienne ; d'un brillant tribun, qui aima le Forum ; d'un apôtre qui incarna le romantisme médical ; d'un infatigable travailleur, qui secoua la torpeur de ses contemporains ; d'un vrai médecin militaire qui fut toujours fier d'appartenir à notre corporation et sut se contenter de sa modeste solde, alors qu'il aurait pu gagner une fortune considérable comme Dupuytren, en élevant le prix de ses nombreuses consultations, auxquelles l'appelait la foule de ses élèves.

« Le Médecin, qui couvrait la France de ses disciples et remplissait l'Europe de son nom après trente ans d'exercice et de gloire, est mort pauvre » (Mignet).

Terre bretonne, sois fière d'avoir donné le jour à tes deux grands enfants rivaux : au génial Laënnec, qui est le Napoléon de la Médecine française, au fougueux Broussais, qui restera le Mirabeau du Val-de-Grâce.

* * *

Avec le Professeur Babonneix, nous dirons : « Broussais n'a pas été seulement un médecin militaire de la plus haute valeur qui, avant de terminer au Val-de-Grâce, en qualité de premier professeur, sa prestigieuse carrière, avait, de 1793 à 1814, prodigué ses soins aux blessés sur

tous les champs de bataille de l'Europe, un homme de cœur qui, à la bravoure, sut ajouter le courage professionnel ; un philanthrope qui, après « avoir eu la clientèle des salons dorés », mourut pauvre. Il a été surtout l'auteur d'une véritable révolution en nosologie. Il a jeté à terre les théories de son Maître Pinel, et, sur leurs ruines, il a édifié la *Doctrine physiologique*. Elle est de lui cette ingénieuse conception, fondée sur le rôle que joue en pathologie l'inflammation, et sur la nécessité de lui opposer, non des stimulants, comme on le faisait avant lui, mais des calmants : saignées, délayants. Cette conception il l'a soutenue avec une ardeur belliqueuse, en Malouin pour qui « la guerre est le bon temps ». Il l'a imposée au monde scientifique. Qu'elle soit aujourd'hui périmée, d'accord ! *La gloire qu'elle lui a value n'en a pas moins rejailli sur notre pays...* Ce surhomme ne fut-il pas comparé au Messie par ses contemporains ? »

A l'inverse de Daremberg et de Lecène qui ne virent en Broussais qu'un despote et un sanguinaire, M. le Professeur Babonneix a montré, dans son bel article paru dans *la Gazette des Hôpitaux*, du 24 septembre 1838, *tout l'éclat inouï de cet orateur, de ce « surhomme », qui a attiré sur la France les regards du Monde.*

Enfin avec le professeur Dubois d'Amiens, nous redirons : « C'est un impérissable honneur pour notre Patrie d'avoir produit Broussais ; pour la médecine navale de l'avoir compté un instant dans ses rangs et un légitime orgueil pour le Val-de-Grâce de l'avoir recueilli pour en faire un de ses chefs les plus illustres avec Percy, Larrey et Des Genettes. »

D^r BONNETTE.

Le Centenaire de la mort de Broussais

A l'occasion de ce centenaire, le sénateur-maire de Saint-Malo, Gasnier-Duparc, et le Ministre de la Santé publique Rucart, prononcèrent deux magnifiques discours pour exalter l'éloquence et l'œuvre du professeur Broussais.

Dans ces deux discours, nous avons glané quelques notes que nous sommes heureux de rappeler et de publier.

Discours de M. Gasnier-Duparc.

« *Le culte des ancêtres est un culte sacré.* Les générations se passent le flambeau et assurent ainsi, sans solution de continuité, la durée de la Nation et de la Race. »

« Le tempérament et l'activité de Broussais eurent un grand retentissement et son influence sur ceux qui l'approchèrent fut immense : *Sa vie, à elle seule, fut un enseignement.* »

« Quelle vie aventureuse, fouguese et passionnée de science fut celle de Broussais ! Il fut surnommé *le Mirabeau du Val-de-Grâce, le Danton de la médecine française.* »

« Suivant Bichat, Broussais aimait à rappeler cette définition : « *La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort.* »

« Broussais fut tour à tour tribun, corsaire et fondateur d'une *Doctrine médicale physiologique*. Il naquit, en 1772, sous le signe du sagittaire. »

« Le père de Broussais était médecin à bord d'un navire de la Compagnie des Indes, quand il vint au monde.

« Jeune, il servit d'enfant de chœur au recteur de Pleurtuit, puis il fit ses études au collège de Dinan avec R. de Chateaubriand. Il fut un élève aussi brillant qu'insoumis. A 20 ans, il s'engagea à Dinan, dans une Compagnie franche, pour aller combattre les Vendéens insurgés. »

« Nommé sergent, il contracta une grave dysenterie, qui le fit renvoyer dans sa famille. Dès lors il renonça au métier des armes, et, convalescent, il commença ses études médicales à l'Hôtel-Dieu de Port-Malo, puis à l'Hôpital maritime de Brest.

« Pendant 6 ans, il fit « *la guerre de courses* », avec Robert Surcouf et Lecoultre : « *il vécut la rude vie de ces hommes de fer.* »

« Entre deux courses, il se maria à une Servantaise le 8 germinal an IV (28 mars 1796). Dans une escale à Brest il apprit l'horrible assassinat de ses chers parents par les Chouans. »

« Chez tous nos grands Malouins, on trouve le même caractère d'enthousiasme, de fidélité, de ténacité, un immense mépris du risque, du danger et un goût inné de l'aventure. »

« Au moment où tant d'hommes asservis pensent à détruire leurs semblables, il est juste de rendre un pieux hommage à celui qui a consacré et sacrifié sa vie au service des vies humaines. »

« On lui a reproché d'avoir été un grand *saigneur* mais, à cette époque, la saignée était couramment employée avec succès, pour les congestions pulmonaires et chez les hommes atteints d'un « *Coup de sang* ». — On lui a aussi fait grief de ses évolutions morales : On peut avoir été enfant de chœur et ne pas pardonner le massacre de ses parents, qui étaient de sincères républicains. »

« Broussais a su séparer les trois domaines du culte, de la philosophie et de la science pure, rester dans le domaine de la matière et l'utiliser de son mieux. »

« Revenu à Paris, devenu célèbre et directeur du Val-de-Grâce, va-t-il se tenir tranquille ? Ce serait mal le connaître ; *il continue à lutter.* Il étudie beaucoup, a des idées personnelles qu'il expose et défend avec âpreté. *Il est éloquent, il est un Maître du Verbe.* Son talent attire la foule des disciples dans les salles où il professe. Il réduit ses contradicteurs et est, pendant de longues années, la haute autorité médicale de son temps. Il pratique et enseigne jusqu'à la fin de sa vie, puisqu'il nota sur lui-même quelques observations, pendant sa dernière maladie. »

« Broussais professa des théories matérialistes, semblables à celles du célèbre Malouin Offray de la Méthrie, qui mourut à Potsdam, à la cour de Frédéric II. »

« Où est l'erreur ? Où est la vérité ? Qui peut se flatter de détenir la vérité absolue, celle qui reste la vérité dans tous les temps et tous les lieux ? Est-on même sûr que cette vérité existe ? »

« Nous, gens de Saint-Malo, nous continuons à tirer fierté d'être la ville où il a vu le jour. Nous le gardons dans l'écrin solide et bien garni, où la cité corsaire conserve, comme de purs joyaux, le souvenir des grands marins, des grands juristes, des grands littérateurs, des grands religieux, des grands philosophes, des grands coureurs d'aventures, qui sont sa gloire et s'ajoute à celle de la Patrie.

« GASNIER-DUPARC. »



Discours de M. Rucart.

« Broussais était fils et arrière-petit-fils de médecins. Sa vie fut très mouvementée. A 20 ans, il combat la Chouannerie et gagne rapidement le grade de sergent dans l'Armée républicaine. Il renonce au métier des armes et navigue, pendant six ans, comme chirurgien de marine sur les vaisseaux des corsaires. »

« Broussais termine ses études médicales à Paris et est reçu médecin à 31 ans. Sur les conseils de Desgenettes il entre dans le service de santé des armées de Napoléon.

« En 1814, il est nommé professeur en second au Val-de-Grâce. Il commence à répandre sa doctrine physiologique et entame bruyamment la lutte acharnée, qu'il soutient jusqu'à la mort avec talent et énergie. »

« En 1830, il est nommé à la Faculté de Médecine de Paris et désigné comme professeur de pathologie générale. Il fut surnommé le Danton de la Médecine française. D'ailleurs sa large encolure et ses formes athlétiques éveillaient, avec le tribun, une certaine ressemblance physique. En outre, il avait la même éloquence enflammée et brutale, un caractère impérieux et absolu, ne supportant ni l'indifférence, ni la contradiction. »

« Broussais fut essentiellement un *lutteur* et un hardi réformateur, qui fit table rase de l'œuvre de ses prédécesseurs : *Il fut le dernier des médecins d'autrefois, et le premier des médecins d'aujourd'hui.* »

« Il fut un médecin d'autrefois, parce qu'il construisit de toutes pièces un système médical, qui s'appliquait à la médecine, mais en réalité un système philosophique à la manière des médecins philosophes de l'ancien temps. »

« Ces théories se concrétisent par un retour à d'anciennes pratiques médicales : *diète, sangsues, saignées*. Ces théories sont actuellement abandonnées, mais *Broussais est regardé comme le premier médecin d'aujourd'hui*, car il détruisit les traditions et permit à ses successeurs de travailler sur des bases nouvelles : Il indiqua le chemin des recherches futures. Il conseillait : « *de constater les faits et de raisonner juste, et d'appréhender l'art d'interroger les cadavres.* »

« Broussais est un écrivain distingué parmi les médecins. Son style est remarquable par sa puissance de raisonnement et sa force de persuasion. *S'il ne sut pas construire, il sut démolir.* Il sut détruire les anciennes idoles et ouvrir la route aux constructeurs. »

« Grâce à lui, la France porta très haut le flambeau de la médecine, imitant en cela Paré, qui fut l'un des plus grands chirurgiens de tous les temps. »

« Les médecins français font partout autorité : LAVERAN représente

la lutte antipaludique ; VILLEMIN représente la lutte antituberculeuse ; NICOLLE a vaincu le typhus ; RAMON a vaincu la diphtérie. »

« Ces Maîtres ont fait école : Aussi en rendant à Broussais un hommage mérité, c'est à la médecine et aux médecins français que vont mon admiration et la gratitude de l'Humanité tout entière. »

RUGART.

PROFESSION DE FOI DE BROUSSAIS

CECI EST POUR MES AMIS, MES SEULS AMIS.

DÉVELOPPEMENT DE MON OPINION ET EXPRESSION DE MA FOI.

Je sens comme beaucoup d'autres qu'une intelligence a tout coordonné ; je cherche si je puis en conclure qu'elle a créé, mais je ne le puis pas, parce que l'expérience ne me fournit point la représentation d'une création absolue ; je n'en conçois que de relatives et ce ne sont que des modifications de ce qui existe, dont la seule cause appréciable pour moi est dans les molécules ou atomes et dans les impondérables qui font varier leurs activités ; mais je ne sais ce que sont les impondérables, ni en quoi les atomes en diffèrent, parce que le dernier mot sur ces choses n'a été dit ni par les physiciens ni par les chimistes et que je crains de me représenter des chimères.

Ainsi, sur tous les points, j'avoue n'avoir que des connaissances incomplètes dans mes facultés intellectuelles ou mon intellect et je reste avec *le sentiment d'une intelligence coordinatrice, que je n'ose appeler créatrice, quoique elle doive l'être* ; mais je ne sens pas le besoin de lui adresser un culte extérieur autre que celui d'exercer par l'observation et le raisonnement, l'intelligence pour l'enrichir de nouveaux faits et les sentiments supérieurs, parce qu'ils aboutissent au plus grand bien de l'homme forcé de vivre avec ses semblables, c'est-à-dire social. Je crois aussi que ce culte exige que les premiers besoins soient satisfaits, sans nuire aux autres hommes, soit dans la même satisfaction, soit dans celle des sentiments supérieurs et un de mes sentiments me pousse à les seconder de tout mon pouvoir dans cette double satisfaction, parce que j'y trouve le plus doux et le plus pur des plaisirs. J'applique cela aux animaux voisins de nous.

Telle est ma foi et je ne crois pas pouvoir en changer, car toutes les personnifications anthropomorphiques d'une cause générale pour l'univers et d'une cause particulière pour l'homme, m'ont toujours inspiré une répugnance invincible que je me suis en vain efforcé de méconnaître et de vaincre pendant longtemps.

Je ne crains rien et n'espère rien pour une autre vie, parce que je ne saurais me la représenter.

Je ne crains pas d'exprimer mon opinion ni d'exposer ma profession de foi, parce que je suis convaincu qu'elle ne détruira le bonheur de personne. Ceux-là seuls adopteront mes opinions qui étaient organisés pour les avoir et je n'aurai été qu'une occasion pour eux de les formuler. Les gens nés pour l'anthropomorphisme n'en seront point changés.

Je suis déiste. On a beau me dire : « La nature ne peut pas s'être faite elle-même ; donc une puissance intelligente l'a faite. » Je répondrai : « Oui », mais je ne puis me faire une idée de cette puissance. » Dès que je sus par la chirurgie que du pus accumulé à la surface du cerveau détruisait nos facultés et que l'évacuation de ce pus leur permettait de reparaître, je ne fus plus maître de les concevoir autrement que comme des actes d'un cerveau vivant quoique je ne susse ni ce que c'est qu'un cerveau, ni ce que c'est que la vie. Ainsi les études anatomiques, physiques et chimiques, ne m'ont rendu ni plus ni moins croyant, c'est-à-dire, capable de me figurer, avec conviction, un Dieu opérant comme un homme multiplié et une âme faisant mouvoir un homme, parce que cette âme me paraissait un cerveau agissant et rien de plus, sans que je puisse dire comment il agissait.

Telle est ma croyance.

BROUSSAIS.

OFFRAY DE LA METTRIE,

MÉDECIN ET PHILOSOPHE.

Le compatriote de Broussais, Offray de La Mettrie naquit à Saint-Malo en 1709. Destiné à la prêtrise, il devint médecin sur les conseils d'un praticien malouin Hunauld, qui appréciait beaucoup son intelligence. Puis il se rendit à Leyde auprès de l'illustre Boerhave qu'il admirait sans réserve. A son retour, le duc de Grammont l'attacha au régiment des Gardes Françaises dont il était le colonel. Il quitta ce régiment après la mort du Duc, qui fut tué à Fontenoy. Il fut alors nommé médecin-chef des hôpitaux militaires de Lille, Gand, Bruxelles.

En 1845-1846, il publia l'*Histoire naturelle de l'Âme et les Pensées philosophiques*, qui firent un tel scandale qu'il fut obligé de s'expatrier et fut recueilli par le Grand Frédéric, qui en fit son lecteur et lui accorda une pension.

Aux repas de Postdam, il brillait par les histoires drôles et spirituelles qu'il racontait. Il mourut à 42 ans, à Berlin, d'une indigestion de faisan truffé.

Ce matérialiste ignorait le principe des choses, mais il lui était indifférent de le savoir. « En vain, vous vous tourmentez pour connaître la nature de l'âme ; n'en déplaît à votre vanité, il faut que vous vous soumettiez à l'ignorance et à sa loi. »

— « Ne nous perdons point dans l'infini, nous ne sommes pas faits pour en avoir la moindre idée ; il nous est impossible de remonter à l'origine des choses. »

— Dans le *Système d'Epicure*, il ajoute : « Prenons les choses pour ce qu'elles nous semblent, regardons tout autour de nous, cette circonspection n'est pas sans plaisir, le spectacle est enchanteur, assistons-y en l'admirant, mais sans cette vaine démangeaison de tout concevoir. »

La Mettrie, écrit de Lavergne, espère en la médecine dont les progrès éclairciront bien des mystères ; mais il croit que l'essence de l'âme et de la matière nous resteront à jamais inconnues. »

ASSASSINAT DES PARENTS DE BROUSSAIS PAR LES CHOUANS

Ce crime fut perpétré le 25 décembre 1795 à Pleurtuit. Pendant longtemps, l'immeuble fut désigné sous le nom de « La Maison du Crime ».

La Société historique de Saint-Malo possède l'acte de leur décès, qui est ainsi libellé :

« Aujourd'hui cinq nivôse 1795, transporté dans la demeure du citoyen Jacques, François BROUSSAYE, en son vivant *officier de santé*, âgé de 61 ans, ainsi que DUVERGÉ son épouse, âgée d'environ cinquante-neuf ans. On était arrivé le jour d'hier, environ les 10 heures du matin : Nous y avons trouvé : 1^o dans la cuisine, le cadavre de la citoyenne Duvergé ; secondement dans le grenier le cadavre du citoyen Jacques François Broussaye. De l'état des deux cadavres, l'expédition du procès-verbal demeure annexée au présent (le procès-verbal a disparu)... Lesquels cadavres ont été inhumés le même jour dans le cimetière de cette commune, environ les six heures du soir. »



GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE BROUSSAIS

dressée par M. Souques,

SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE SAINT-MALO.

BROUSSAIS JOSEPH,

époux de MARIE DRIEN ; Sieur de Grancamp,

Notaire royal apostolique,

Originaire de Taden. Mort à Dinan le 24 décembre 1779.

Eut huit enfants :

CHARLES
FRANÇOIS
JEAN-JACQUES
RENÉ

JACQUES FRANÇOIS
Né le 14 juillet 1734.

Marié à Saint-Malo le 5 août 1768 à FRANÇOISE DESVERGERS ;
furent assassinés le 25 décembre 1795 à Pleurtuit

Chirurgien officier de Santé.

Eut un enfant :

JULIENNE
MARIE-THÉRÈSE
ROSE

FRANÇOIS JOSEPH

né à Saint-Malo le 17 décembre 1772

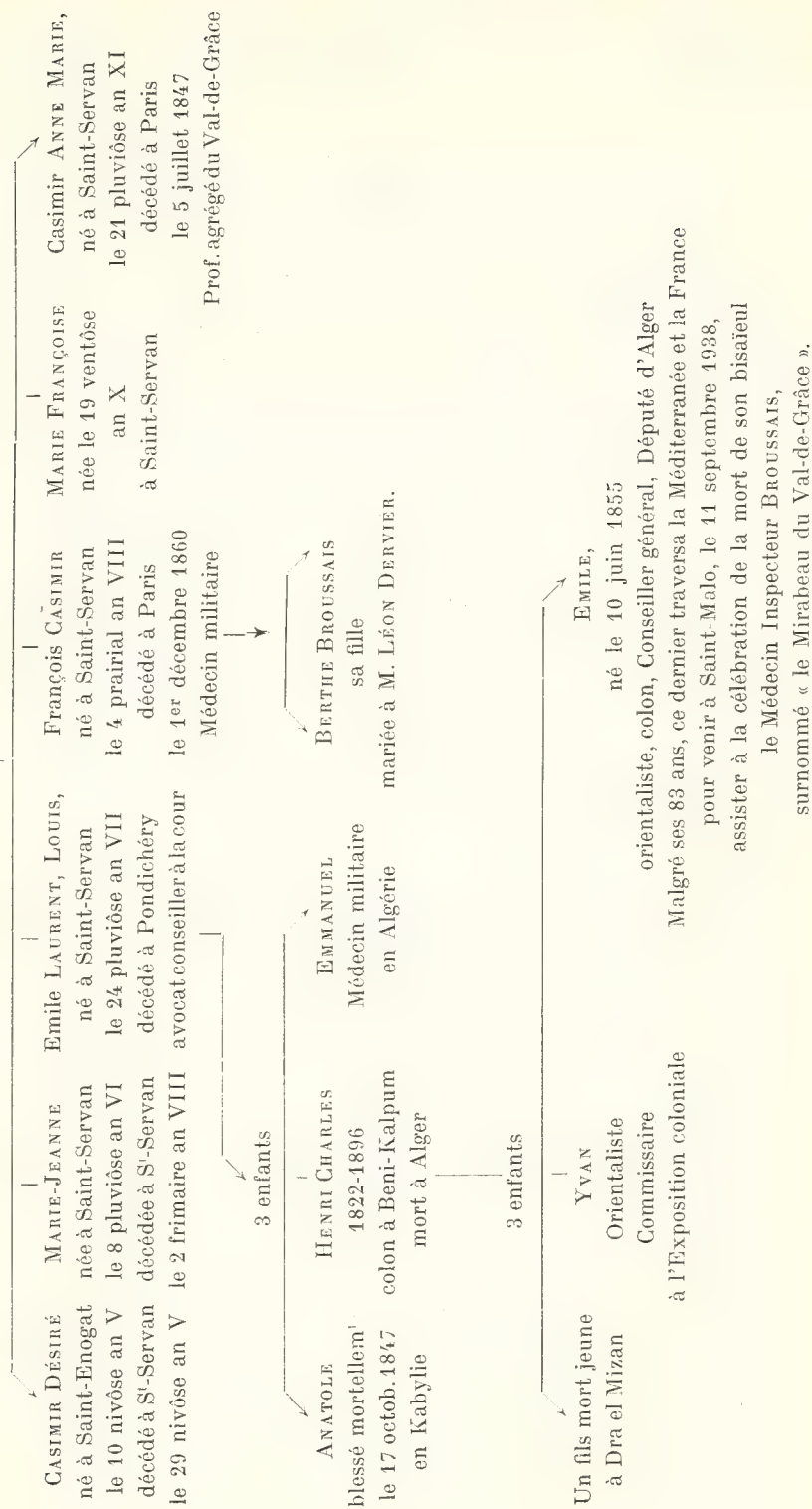
Marié à Saint-Servan avec MARIE-JEANNE FROUSSART le 8 germinal an IV.

Médecin-Inspecteur de l'Armée.

Professeur au Val-de-Grâce et à la Faculté de Médecine de Paris

Décédé à Vitry-sur-Seine le 17 novembre 1838

Eut six enfants :



ETAT SIGNALÉTIQUE ET DES SERVICES DU MÉDECIN INSPECTEUR FRANÇOIS BROUSSAIS

Né à Saint-Malo le 17 décembre 1772 — Fils de Jacques François Broussais et de Renée-Françoise Desvergers — Obtient le brevet de médecin ordinaire à l'armée des Côtes (9 octobre 1804) — 2 novembre 1805) ; au Camp d'Utrecht et en Italie (2 novembre 1805 — 7 octobre 1808) ; à l'Armée d'Espagne (7 octobre 1808 — 16 juillet 1813) — Médecin ordinaire à la II^e Division (16 juillet 1813 — 1^{er} juin 1814) — En réforme (1^{er} juin 1814 — 18 novembre 1814 — Médecin adjoint à l'Hôpital militaire du Val-de-Grâce (18 novembre 1814 — 8 janvier 1815) — Médecin ordinaire, 2^e professeur (8 janvier 1815 — 10 janvier 1820 — 1^{er} professeur et médecin chef (10 janvier 1820 — 29 octobre 1826) — Médecin principal breveté, 1^{er} professeur (29 octobre 1826 — 21 août 1835). Médecin adjoint du Conseil de santé (tout en conservant son emploi de 1^{er} professeur) — Médecin inspecteur et membre titulaire du Conseil de santé (4 septembre 1836 — 17 novembre 1838, date de sa mort à Vitry-sur-Seine — Officier Légion d'Honneur (1828) — Commandeur 27 avril 1838. Total des services et campagnes : 35 ans, 8 mois. » — (Médecin Colonel des Cilleuls — A propos du centenaire de la mort de Broussais, in *Revue du Service de Santé militaire*).

COLLÈGE DE DINAN

Le collège des Cordeliers de Dinan a été démoli, transformé, modernisé. Il reste deux vestiges : Un majestueux portail qui porte sur son tympan l'inscription suivante, sur une plaque de marbre noir : « *Ici ont étudié Chateaubriand et Broussais.* »

C'est dans ce collège que professe actuellement le célèbre romancier breton, Roger Vercel.



LES NOTES TRIMESTRIELLES DE BROUSSAIS

Le professeur Babonneix en a retrouvé quelques-unes :

1826-27 — proposé pour officier de la Légion d'honneur ; obtenue en 1828.

1828 — modèle d'exactitude, de fermeté et de zèle — donne à l'instruction et au service ses soins accoutumés.

1832 — Les éloges sont superflus. On ne peut que rendre hommage à son dévouement auprès des cholériques.

1835 — Réputation européenne ; fait une excellente clinique ne laissant rien à désirer ; on regrette qu'il n'ait pas encore été appelé au Conseil de Santé.

LE PRIX DE SES VISITES

La *Chronique médicale* de 1900 nous apprend que Broussais prenait *six francs* par visite.

QUELQUES LETTRES DE BROUSSAIS

Dans le supplément illustré du *Progrès médical*, 1938, n° 4, le docteur Lemay reproduit deux lettres intéressantes de Broussais, alors caporal en 1793, l'une relative au massacre de Niort, l'autre au désastre de Laval. Nous avons eu l'occasion de lire *les Lettres de Broussais, volontaire national dans la Campagne de Beysser en Vendée* (septembre et octobre 1793), éditées à Fontenay-le-Comte en 1872 — opuscule communiqué mais d'une très grande rareté. Il fait observer que les Vendéens sont mal armés, « en sabots la plupart », mais qu'ils se battent courageusement. 4 grenadiers ont été blessés à ses côtés : 2 mortellement.

Broussais était sous les ordres d'un médecin devenu général, le citoyen BEYSSER. « On n'a point d'exemple, écrit-il, d'une déroute plus complète et le tout par la faute de l'insensé et étourdi Beysser. Je ne veux pas l'accuser de trahison, mais je dis qu'il est incapable d'être général. Aujourd'hui, il est conduit à Paris par l'ordre des représentants témoins de ses sottises.

« Il porta sa tête à l'échafaud » (Raoul Mercier).

D'Angers, le 6 décembre 1793, il écrit que « les brigands sont aux abois : on les trouve morts dans les chemins ».

Le professeur Babonneix nous en donne quelques-unes destinées à faire connaître chez lui, le *sans-cultote*, l'*amoureux*, l'*homme d'affaires*, l'*hôte* et le *quémendeur*.

La 1^{re} au citoyen Salomon, rue de l'Apport, Dinan, à Dinan-Lannion 27 décembre 1792. « Figurez-vous que je n'ai qu'une mauvaise culotte, qui perce partout et que je ne saurais faire raccommoder par la raison que je n'ai qu'elle... Dites à Neveu que je lui en veux bien, s'il avait travaillé dès le jour de mon départ comme il me l'avait promis, mes hardes eussent été faites avant Noël... Si vous voyez papa comme cela pourrait être à cause de la mort de mon oncle, présentez-lui mon respect. »

La 2^e est écrite à sa fiancée Marie-Jeanne Froussart, qui était à Vitré, quand il est revenu à Pleurtuit pour se soigner (19 mai 1793). « Je suis toujours à toi, je te conjure, ma douce amie, d'en être bien persuadée. Je prends plaisir à t'assurer *que je ne respire que pour toi*, point de bonheur pour moi sans M. J. »

La 3^e à son éditeur : « Vous aviez dit que vous n'aviez qu'une parole ; moi je n'en ai qu'une non plus et je tiens à ce que j'ai demandé, parce que cela est raisonnable. »

La 4^e c'est une charmante invitation : « Il ne peut s'agir d'un déjeuner d'apparat, bien entendu, mais d'une légère restauration nécessaire, indispensable même à l'heure de notre réunion et qui, après tout, n'est condamnée ni par les lois de la phrénologie, ni par celles de l'Académie des Sciences les plus morales et les plus politiques de ce bas monde. »

La 5^e est une demande « pour aller voir au Jardin des plantes la *nouvelle bête* », la girafe du Pacha d'Egypte, amenée en 1827, qui fit courir tout Paris.

À la suite, nous publions quelques lettres de Broussais tirées de notre collection personnelle : 2 lettres de *félicitations*, 3 lettres de *demandes diverses*, 1 lettre d'*excuse*, 1 lettre au D^r Renaud de Grenoble sur un de ses malades graves, atteint d'entérite persistante, et une au Baron Cuvier.

I. 12 mai 1815. — « Je suis très sensible à l'honneur que vous me faites de me consulter sur votre article. Je l'ai lu et relu avec autant de plaisir que d'attention et j'ai pris la liberté d'y ajouter quelques notes dont vous vous servirez comme bon vous semblera. »

« P.-S. Je vous prie d'accepter un exemplaire de la thèse d'un de mes élèves sur l'*irritation* : Elle pourra vous être utile. »

II. 3 juillet 1815. — « J'accepte avec plaisir la dédicace que vous m'offrez de votre 1^{er} Essai. Puissent les vérités que vous avez mises au jour être bientôt familières à tous ceux qui professent l'art de guérir et

puissiez-vous jouir du fruit de vos veilles dans la nouvelle carrière, qui s'ouvre devant vous. »

III. 5 décembre 1816. — « J'ai l'honneur de vous adresser la note ci-jointe des services de M. FROUSSART, mon beau-père, vous suppliant de vouloir bien me délivrer les pièces justificatives de ses services et de me les adresser le plus tôt possible. »

BROUSSAIS,

Professeur en médecine de l'Hôpital militaire,
d'instruction du Val-de-Grâce.

IV. 19 janvier 1823. — « Monsieur le Doyen. Je vous prie de me faire l'honneur de me répondre aux deux questions suivantes : Combien mon fils, Emile, Laurent, Louis Broussais a-t-il encore d'inscriptions (de droit) à recouvrer ? A quelle époque pourra-t-il se présenter pour passer ses derniers examens et puis-je espérer enfin de lui voir commencer sa carrière (d'avocat) ? supposé bien entendu qu'il soit en mesure de remplir toutes les conditions exigées. » Broussais, rue Saint-Jacques, n° 71.

V. 12 décembre 1833. — « M. Royer-Collard, agrégé de la Faculté de médecine de Paris. — « Notre confrère, M. Scoutetten, chirurgien de l'Hôpital d'Instruction de Metz, auteur de la *Méthode ovulaire*, etc... et l'un de nos anciens lauréats du Val-de-Grâce désirerait obtenir une audience particulière de vous. Vous m'obligeriez beaucoup en lui accordant un moment d'entretien. »

VI. 29 avril 1827. — « Aux commissaires du Banquet breton. « Je regrette beaucoup que des affaires importunes m'empêchent de participer au plaisir de votre réunion et je joins mes vœux à tous ceux de mes compatriotes pour tout ce qui peut faire le bonheur de notre commune patrie. »

VII. 25 novembre 1819. — Au Dr Renaud de Grenoble. — « L'Etat du jeune Guillaume est bien alarmant, puisque rien ne peut passer et qu'on ne le nourrit qu'au moyen de lavements d'eau de poulet : Les douleurs de ventre sont prononcées, il vomit tout et le marasme est à son comble. En un mot, il est frappé d'une *entérite chronique*, dont on ignore la cause. Il la porta longtemps latente : elle devint aiguë et on lui opposa, comme on devait le faire, *les saignées et la diète avec les émollients*. Il n'a été pratiqué qu'une *saignée* et non trois : Peut-être trois auraient-elles produit plus d'effet qu'une. Quant aux *sangsues* on y est revenu selon l'urgence et toujours avec succès.

« Mais lorsqu'à l'aide de ces moyens on avait rappelé l'appétit, le plus léger aliment, un bouillon, un lait de poule, une pomme cuite, que dis-je, une petite tasse d'eau d'orge ou d'eau pannée exaspéraient l'estomac et rappelaient la fièvre. MM. Chaunier et Husson nous ont aidé de leurs conseils ; on a fait tout ce que l'on a pu, rien n'a réussi ; ce qui fait présumer qu'un désordre intérieur qui s'est développé d'une manière insensible avant le passage du mal à l'état aigu, a mis les organes digestifs hors d'état de remplir leurs fonctions.

« Voilà la vérité, édulcorez-la, pour les parents, du mieux que vous pourrez. Pour moi, j'ai peu d'espoir et comme je ne me reproche rien, il m'importé fort peu quelle interprétation on donne à l'événement. Cependant en cas d'issue funeste, je désirerais être éclairé par l'autopsie et cela me paraît très naturel.

« Je regrette ce jeune homme qui m'intéressait beaucoup. Quant à vous, mon cher confrère, qui m'avez témoigné tant de bienveillance, je vous prie d'agréer l'expression de ma gratitude et pour les sentiments dont vous m'avez honoré et pour les imprimés que vous avez bien voulu me faire parvenir et que j'ai lus avec plaisir. Si je ne vous ai pas répondu c'est que je suis accablé et qu'il me faut prendre sur mon sommeil et sur le peu de temps que je puis donner à la composition, celui que j'emploie à la correspondance. Aussi suis-je un très mauvais *répondant*, quoique j'aie toujours grand plaisir à recevoir des nouvelles de mes confrères et de mes amis.

« Quoi qu'il en soit, soyez persuadé que je saisirai avec empressement toutes les occasions de vous prouver mon estime. »

BROUSSAIS.

Cette lettre présente ce caractère intéressant que la médication qui y est indiquée, reproduit en quelque sorte le traitement-type de la méthode de Broussais.

VIII. 24 septembre 1821. — A M. le baron Cuvier, conseiller d'Etat, président du Conseil royal de l'Instruction publique.

MONSIEUR LE BARON,

« La mort de M. le Dr Corvisart laissant une place vacante à la faculté, je désirerais être présenté comme candidat ; mais ayant attaqué et réfuté les ouvrages du professeur qui est chargé de l'enseignement de la médecine interne à cette faculté, je dois m'attendre à être repoussé par ses collègues. Il ne me reste donc d'autre ressource que de m'adresser au Conseil Royal de l'Université dont vous êtes le Président. Je n'y connais

personne mais votre rare sagacité quand il s'agit de juger un homme et la protection que vous accordez à tout ce qui tend au perfectionnement des sciences me sont connues : C'en est assez pour me déterminer à surmonter la répugnance que m'inspira toujours le titre de solliciteur.

« Mes titres sont :

« 1^o Sept ans de professorat de médecine théorique et de leçons cliniques à l'Hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce ;

« 2^o Autant de professorat *particulier* de pathologie interne et de physiologie pathologique aux élèves de la Faculté ;

« 3^o Un ouvrage intitulé : *Histoire des Phlegmasies chroniques*, etc... qui concourut en 1811 pour les prix décennaux ;

« 4^o *L'examen de la doctrine médicale généralement adoptée*, qui parut en 1816.

« 5^o L'examen des doctrines médicales qui vient d'être publié.

« Le premier de ces trois ouvrages a eu deux éditions ; la troisième est sous presse. Il est tellement épuisé que je suis privé de l'avantage de vous l'offrir. Le second est également épuisé, mais il est en grande partie fondu dans le troisième dont je vous prie de vouloir bien agréer un exemplaire.

Il me reste à solliciter de vous, monsieur, une autre faveur, celle de vouloir bien m'accorder un entretien, lorsque vous aurez jeté les yeux sur mon ouvrage, afin que je puisse vous donner une idée *juste* de la révolution qui s'opère aujourd'hui dans l'art de guérir.

BROUSSAIS, rue Saint-Jacques, n^o 71.

TRAITEMENT ABORTIF DE L'INFLAMMATION

Dans un registre d'ordres de la famille Gama, nous avons trouvé un rapport de onze pages, concernant des réclamations faites contre le régime diététique de l'Hôpital du Val-de-Grâce, en 1827.

Quelques familles, ayant des enfants sous les drapeaux qui, étant tombés malades, étaient traités à l'hôpital du Val-de-Grâce, avaient écrit au Ministre de la Guerre pour lui signaler l'insuffisance du régime alimentaire, accordé aux malades et aux convalescents.

Ces réclamations furent transmises à l'Intendant militaire, chargé de la surveillance de cet hôpital.

Ce dernier demanda aux premiers professeurs : Broussais (médecin), Gama (chirurgien), Sérullas (pharmacien) un rapport détaillé sur le régime alimentaire des malades du Val-de-Grâce. Voici quelques extraits :

« En général il y a peu de malades dans nos hôpitaux pendant le cours de l'été et de l'automne. C'est en hiver qu'ils commencent à se multiplier ; mais le printemps est la saison qui en fournit le plus. C'est aussi la saison des Phlegmasies éruptives, la variole, la scarlatine, la rougeole.

« Ce qui aggrave le plus les maladies du soldat avant son arrivée à l'Hôpital, c'est le retard du traitement. Ce retard peut venir de la sévérité des chefs, de la négligence des chirurgiens majors ou des malades qui dissimulent leurs souffrances, tantôt par zèle, d'autres fois par la frayeur de l'hôpital.

« L'expérience nous a appris qu'il était avantageux d'arrêter les inflammations aiguës des viscères le plus tôt possible. Le principal moyen c'est la *saignée générale* ou *locale*. Les saignées locales dites aussi *capillaires* sont produites par les *sangsues* ou les *ventouses scarifiées*. Les inflammations internes peuvent céder quand on pratique ce traitement sur la région de la peau, qui correspond au viscère enflammé.

« La médecine physiologique a deux principes immuables : 1^o les inflammations doivent être arrêtées dans leur marche ; 2^o les saignées capillaires locales sont le meilleur moyen d'y réussir ; et plutôt on les emploie, plus les guérisons sont faciles et multipliées.

« Pendant la durée du Traitement que nous appellerons *Abortif de l'Inflammation*, les malades sont privés de bouillon et nourris seulement de tisane appropriée ; l'eau laiteuse ou le bouillon coupé sont le régime nécessaire pendant les 24, 48 ou 72 heures qui suivent la disparition des symptômes violents : C'est pendant cette période si délicate qui est aussi celle des plaintes que les fautes de régime ont les conséquences les plus graves.

« Les convalescences franches et rapides peuvent comporter une alimentation copieuse, mais ces hommes ne séjournent pas longtemps dans nos salles : robustes et oisifs ils sont insubordonnés et engagent les malades à transgresser nos préceptes.

« Les malades graves, rappelés subitement à la vie, ne font plus attention qu'à la faiblesse : c'est elle qui les empêche de satisfaire leur appétit naissant que notre conscience nous défend de rassasier, au moins pendant quelques jours.

« Les entrants se prêtent volontiers aux saignées et aux applications de sangsues, car ils aspirent au soulagement le plus prompt. Ils supportent aussi sans difficulté la diète la plus sévère, car ils ont de la répugnance pour les aliments.

« Jadis la proportion des morts aux traités était à peu près de 1 sur 12 à l'hôpital du Val-de-Grâce : elle est présentement de 1 sur 28 ou 31, elle a été de 1 sur 35 dans le dernier trimestre de la clinique médicale. Cette proportion est si heureuse qu'elle surpasse celle de plusieurs quartiers de la Capitale qui ont perdu un sur trente. Nous n'avons garde de nous

comparer aux hôpitaux civils, dont plusieurs perdent encore un sur 7, 6 et même 5.

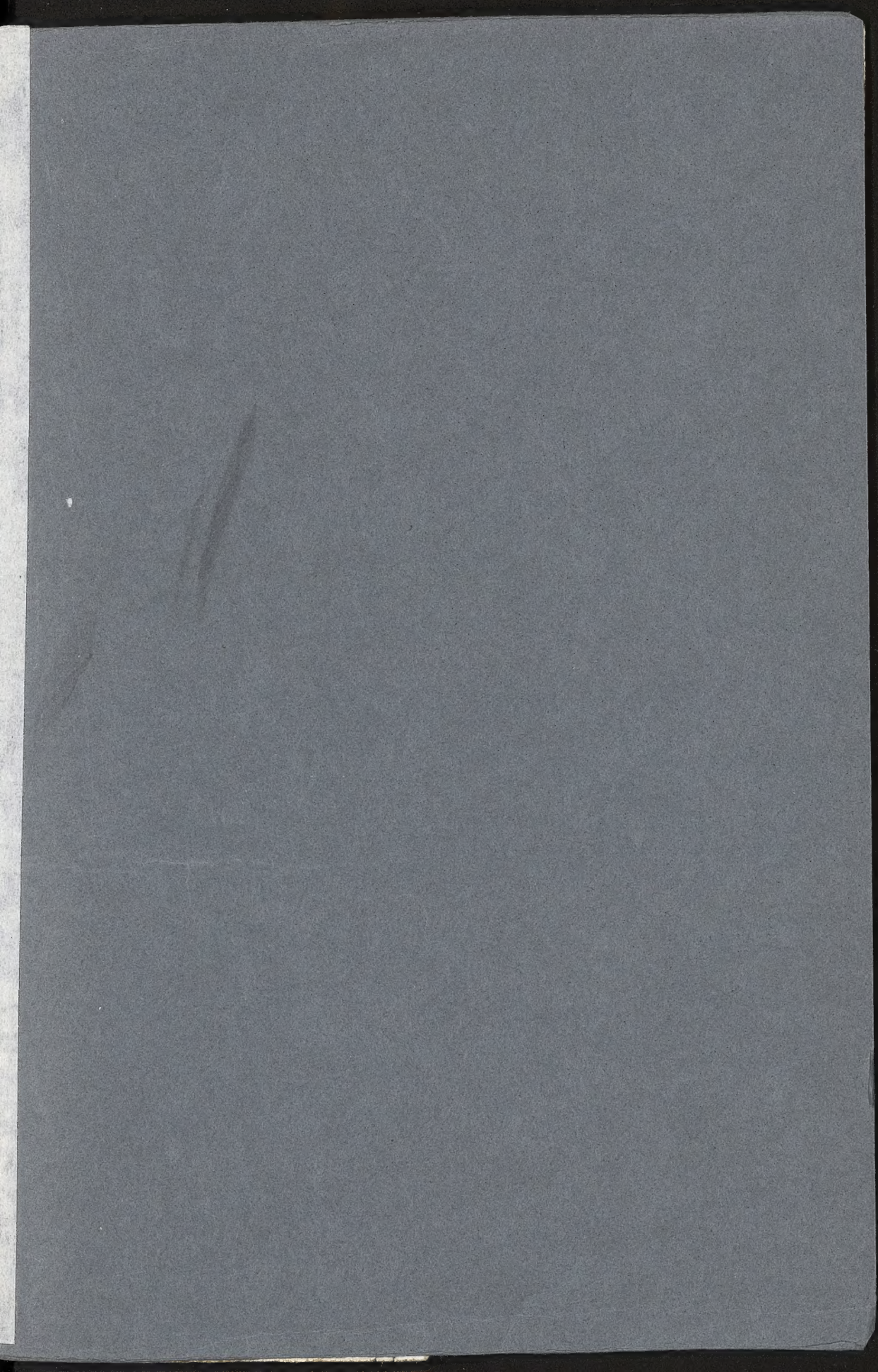
« De pareils résultats doivent nous mériter, ce nous semble, la faveur de n'être pas jugés précipitamment ou remis tous les mois en cause sur le rapport d'un officier de ronde, ou sur la dénonciation d'un chef de corps, trompé par de faux bruits.

« GAMA. SÉRULLAS. BROUSSAIS. »

Dr BONNETTE.

Saint-Germain-en-Laye, le 14 juillet 1939.

3267. — Imp. Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 11-1939.



Br
Biog
Ind